

CHAPITRE TRENTE-HUITIEME DU LIVRE DE JOB

1. *Le Seigneur répondant à Job d'un tourbillon, lui dit :*
2. *Qui est celui-ci qui mêle des sentences parmi des discours impertinents ?*
3. *Ceignez vos reins ainsi qu'un homme. Je vous interrogerai. Répondez-mot donc.*
4. *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? Montrez le-moi, si vous avez de l'intelligence.*
5. *Savez-vous qui en a réglé les mesures, ou qui a tendu le cordeau sur elle ?*
6. *Sur quoi ses bases sont-elles appuyées; ou qui a posé la pierre de l'angle ?*
7. *Quand les astres du matin me louaient ensemble; et que tous les enfants de Dieu témoignaient leur jubilation et leur allégresse.*
8. *Qui a renfermé la mer comme avec des portes; quand elle faisait effort pour rompre ses digues, ainsi qu'un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère.*
9. *Quand je la couvrais d'un nuage comme d'un vêtement, et que je l'enveloppais d'obscurité, comme de langes dont on emmaillote un enfant.*
10. *Je l'ai environnée de mes bornes; j'y ai mis une barre, et des portes,*
11. *et lui ai dit : Vous viendrez jusques-là, et vous ne passerez pas plus avant, et vous briserez ici l'impétuosité de vos flots, etc.*

CHAPITRE 1

Comment Dieu parle aux hommes par lui-même.

Le Seigneur répondant à Job d'un tourbillon, lui dit. Il est à propos de remarquer ici d'abord, que si Job eût été dans un état de santé et de prospérité, l'Écriture eût marqué que Dieu lui parlait d'un lieu plein de calme et de tranquillité; mais comme il adressait son discours à une personne accablée de douleur et d'affliction, il est dit qu'il lui parla du milieu d'un tourbillon et de la tempête. Car lorsque Dieu touche intérieurement le cœur de ses serviteurs par un sentiment de componction, il leur parle d'une manière bien différente, que lorsqu'il les châtie par la rigueur de ses fléaux, pour empêcher qu'ils ne s'élèvent de vaine gloire. Il fait goûter sa suavité ineffable par une manière de parler douce et charmante; mais il use d'une manière de parler rude et pleine d'effroi, quand il veut imprimer la crainte de sa puissance. La première s'insinue doucement dans l'âme pour la faire avancer dans le chemin de la vertu; et l'autre réprime et détruit fortement en elle ce qui l'empêche de s'y avancer. L'une lui apprend ce qu'elle doit rechercher, et l'autre ce qu'elle doit craindre. L'Écriture lui dit par l'une : *Réjouissez-vous, et soyez transportée de joie, fille de Sion; parce que je viens, et que j'habite au milieu de vous.* Et par l'autre : *Le Seigneur viendra parmi les tempêtes, et il marcheras dans les tourbillons.* Il vient avec douceur, quand c'est pour établir sa demeure dans une âme; mais quand il fond sur nous par les tempêtes et les tourbillons, il trouble et il ébranle tous les cœurs qu'il touche; et c'est pour dompter la fierté de leur orgueil, qu'il leur fait sentir la terreur de sa puissance.

Il faut aussi remarquer que Dieu parle aux hommes par deux différentes voies; savoir par lui-même, ou par ses anges. Quand il parle par lui-même, il ne fait qu'insinuer dans notre âme la vertu secrète de ses inspirations; et il instruit notre cœur de sa parole ou de son Verbe divin, sans se servir de paroles ni de syllabes pour se faire entendre; parce que sa vertu se fait sentir en nous par un secret transport de l'âme, qui est comme suspendue vers le ciel quand elle est pleine de cet esprit; et qui se trouve toute pesante quand, elle en est vide. Car cette inspiration divine est comme un poids, mais qui élève l'âme en la remplissant. C'est une lumière incorporelle qui la remplit au dedans, et qui environne au dehors cette même âme qu'elle remplit. C'est une parole sans bruit, et qui se fait ouïr sans avoir de son.

Quant à ce qui est écrit de la venue du saint Esprit en cette manière : *On entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel, et qui remplit toute la maison où ils étaient assis. Et en même temps ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux.* Il est bien vrai que le Seigneur fit paraître extérieurement sa venue, par le feu, mais ce fut par lui-même qu'il parla au fond de leurs cœurs. Ni ce feu, ni ce bruit, n'étaient pas Dieu même; mais il se servit de ces signes extérieurs pour marquer l'effet qu'il opérait intérieurement. Comme il ébrasait les cœurs de ses disciples d'un zèle ardent, et qu'il les instruisait pour les rendre capables d'annoncer sa parole aux autres, il fit voir au dehors des langues toutes de feu. Ainsi les éléments ont servi à signifier l'opération divine; et pendant que les sens corporels des saints disciples entendaient le bruit et voyaient le feu, leurs cœurs étaient embrasés d'un feu invisible, et instruits d'une voix secrète sans l'entremise d'aucun son. Le feu qui parut, n'était qu'au dehors; mais il y en avait un autre au dedans, qui remplissait l'âme d'une science toute divine.

Quand cet illustre eunuque de la reine Candace, dont il est parlé dans les *Actes*, était assis sur son chariot, ayant entre ses mains le livre du prophète Isaïe qu'il n'entendait point : *L'Esprit de Dieu dit à Philippe : Avancez, et approchez-vous de ce chariot.* Et quand Corneille envoya quérir saint Pierre par des soldats craignant Dieu, ce fut sans doute dans le secret de son âme que cet apôtre entendit ces paroles : *Voilà trois hommes qui vous demandent. Levez-vous donc, descendez, et allez vous en avec eux.* Car il est dit dans l'Écriture que l'Esprit de Dieu nous parle, lorsque par une vertu secrète il nous fait entendre intérieurement ce que nous avons à faire; et que sans aucun bruit, et sans user de paroles qui aient besoin de temps pour être formées, il rend en un instant notre cœur savant dans les choses, les plus cachées, d'ignorant qu'il était auparavant. Aussi comme l'ouïe ne peut pas recevoir tout à la fois toutes les paroles d'un discours que l'on lui fait, et qu'il n'entend les choses que par les mots, et en particulier les mots par les syllabes qui les composent; au lieu que la vue découvre tout d'un coup et tout à la fois, les objets vers lesquels elle porte ses regards; il semble que nous voyons plutôt cette locution intérieure de Dieu, que nous ne l'entendons; puisqu'en s'insinuant dans notre âme sans aucune longueur de discours, elle éclaire ses ténèbres comme par une subtile lumière. C'est pourquoi lorsque Baruch fils de Nerie, décrit comment il avait ouï les paroles de Jérémie qui prophétisait, il

dit : *Il parlait de la bouche comme s'il eût lu dans un livre; et moi j'écrivais ce qu'il disait. Car celui qui parle en lisant, regarde d'un côté, et adresse sa parole ailleurs; parce qu'il ne dit que ce qu'il voit. De sorte que les prophètes voyant plutôt les paroles de Dieu en leur âme, qu'ils ne les entendent, il est vrai de dire qu'ils parlent comme s'ils lisaient.*

CHAPITRE 2

Que Dieu parle aux hommes en plusieurs manières par le ministère des anges; et comment il parla ici à Job.

Mais quand Dieu fait connaître aux hommes sa volonté par le ministère des anges, il se sert quelquefois de paroles, quelquefois de choses, quelquefois tout ensemble et de choses et de paroles; quelquefois d'images intérieures qui sont présentées aux yeux du coeur; quelque fois d'images extérieures composées d'air, qui paraissent pour un temps devant les yeux corporels; quelquefois de substances célestes, quelquefois de terrestres; et quelquefois de célestes et de terrestres tout ensemble. Quelquefois aussi Dieu parle par un ange à notre coeur, en telle sorte que ce même ange paraît comme présent à ses yeux intérieurs.

Dieu parle aux hommes par le ministère des anges, en se servant de paroles, lorsqu'il ne paraît à nos yeux aucune image extérieure, mais que l'on entend seulement les paroles de quelque voix invisible, ainsi qu'il arriva dans l'Évangile, quand notre Seigneur ayant dit : *Mon Père, glorifiez votre fils, afin que votre fils vous glorifie. Dieu lui répondit : Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore. Car Dieu qui sans avoir besoin de temps parle à notre âme par la seule impulsion de ses inspirations secrètes, ne forma pas alors de sa propre substance, cette voix qui étant renfermée dans un certain espace de temps, se divisait en quelques paroles distinctes, comme celle des hommes; mais parce qu'il parlait du ciel aux hommes, il fit former des paroles qu'ils pussent entendre, par le ministère d'une créature raisonnable.*

Dieu se sert des choses pour parler aux hommes par le ministère des anges, lors que sans faire entendre des paroles, il annonce par des images qu'ils forme des éléments, les événements futurs. C'est ainsi qu'Ezéchiel, sans entendre aucunes paroles, vit au milieu d'un feu l'image d'un metal composé d'or et d'argent, afin que la vue de cette image marquât les choses à venir. Car ce metal d'or mêlé d'argent, rend l'argent plus fin et plus éclatant, mais ternit un peu l'éclat de l'or. Que faut-il donc entendre par ce metal, sinon le Médiateur d'entre Dieu et l'homme, qui étant composé pour notre avantage des deux natures, divine et humaine; a rendu celle-ci plus excellente par l'union à sa divinité; et a tempéré le grand éclat de l'autre par son humanité, afin de l'accommoder à la capacité bornée de notre vue ? Cette humanité ayant brillé sur la terre en tant de miracles, par la vertu de sa divinité, c'est comme un peu d'argent qui a été affiné et rendu plus précieux par le mélange de beaucoup d'or. Et cette chair que le Verbe a prise pour faire connaître aux hommes sa divinité, et pour souffrir une infinité de maux sur la terre; a été comme de l'argent qui a servi à tempérer un peu le trop grand éclat de l'or. Et c'est avec grande raison que ce metal mélangé parut au milieu d'un feu; parce que le mystère de l'Incarnation du Sauveur sera suivi des flammes du jugement dernier. Car il est écrit que *le Père ne juge personne; et qu'il a donné au Fils toute la puissance de juger.*

Dieu parle aux hommes par le ministère des anges, en se servant de paroles, et des choses, lors qu'il fait paraître par des positions extérieures la même chose qu'il marque par ses paroles. Car Adam après sa faute ne put voir Dieu dans la substance de sa divinité; mais il entendit les paroles dont le Seigneur reprit son péché par le ministère d'un ange. *Lors qu'il eut entendu, dit l'Écriture, la voix de Dieu son Seigneur, qui marchait dans le jardin à l'air après midi, il se cacha entre les arbres du jardin.* Pourquoi est-ce que Dieu ne paraît pas fixe en un lieu, mais qu'il marche dans le paradis terrestre après le péché de l'homme, sinon pour nous marquer que depuis cela il s'est séparé, et éloigné de son coeur ? Pourquoi marche-t-il à l'air après midi, sinon parce que les rayons les plus ardents de la vérité s'étaient déjà retirés, et que l'âme pécheresse d'Adam commençait à ressentir la froideur de son péché ? Dieu reprit donc Adam en marchant, pour faire connaître son iniquité à son âme aveugle, non seulement par des paroles, mais aussi par des choses et des actions; afin que ce premier pécheur reconnût, et par les paroles de répréhension qui lui furent dites, le péché qu'il avait fait; et par cette marche de Dieu dans le paradis terrestre, la mutabilité de son inconstance, après être déchu de l'état immuable de l'éternité; et par l'air l'engourdissement de son coeur, après être destitué de la ferveur de la charité; et par l'heure du déclin du soleil, sa pente vers les ténèbres.

Dieu en parlant aux hommes par ses anges, se sert aussi quelquefois de certaines images qu'il rend présentes aux yeux de l'âme; comme était cette échelle qui allait jusqu'au ciel, que Jacob vit en dormant, comme était aussi cette nappe pleine de reptiles et d'animaux à quatre pieds, que saint Pierre vit étant ravi en extase. Car s'il n'eût vu ces choses qu'avec des yeux corporels, ce n'eût pas véritablement été une extase. Comme était encore ce Macédonien qui s'apparut dans une vision à saint Paul, pour le prier de passer en Macédoine.

Quelquefois Dieu en parlant aux hommes par le ministère des anges, se sert de certaines images formées d'air qu'il fait paraître aux yeux du corps. Tels étaient ces trois hommes qu'Abraham non seulement vit, mais même reçut dans sa maison, et auxquels il donna aussi à manger. Car si les anges qui veulent apprendre à notre âme des choses secrètes, ne prenaient pour un temps des corps d'air, ils ne pourraient pas paraître à nos yeux extérieurs; et ils seraient encore moins capables de manger avec Abraham, si pour l'amour de nous ils n'avaient formé de l'air quelque corps solide pour conserver avec les hommes. Et il ne faut pas s'étonner si ces trois hommes qu'Abraham reçut comme par droit d'hospitalité, sont tantôt appelés anges, et tantôt Seigneur. Car le mot d'anges marque seulement ceux qui accomplissaient cette fonction extérieure; et le mot de Seigneur exprime celui qui leur commandait intérieurement; en sorte que par ce nom l'Écriture fait connaître quel était celui qu'ils représentaient, et qui présidait à leur conduite; et par l'autre elle spécifie le ministère qu'ils exerçaient.

Quelquefois Dieu en parlant aux hommes par le ministère des anges, se sert de certaines substances célestes, ainsi qu'au baptême du Seigneur, il est écrit : qu'on entendit cette voix du ciel : *C'est mon Fils bien-aimé dans lequel je me plais uniquement*. Quelquefois aussi Dieu se sert pour le même sujet de substances terrestres, comme lors que voulant reprendre Balaam, il fit former des paroles humaines à une ânesse. Et quelquefois Dieu se sert tout ensemble de ces deux substances : comme lorsque donnant ses ordres à Moïse sur la montagne, il joignit à ses paroles un buisson ardent; et ainsi se servit de signes célestes et terrestres. Mais il ne l'a fait que lorsque l'union de ces choses a pu marquer quelque vérité. Or que signifie Dieu en parlant à Moïse d'un buisson ardent, sinon que celui qui deviendrait le conducteur de son peuple, recevrait les flammes de la loi, et ne pourrait pas éviter les épines du péché ? Ou bien qu'il sortirait de ce peuple un homme, qui dans le feu de la divinité sentirait les douleurs de notre chair, ainsi que les pointes d'un buisson d'épines; et qui parmi les flammes dévorantes de sa nature divine, conserverait la nature humaine sans la consumer ni la détruire.

Quelquefois Dieu se sert du ministère des anges, pour insinuer par leur secrète présence dans les coeurs des hommes la vertu invisible de ses inspirations. Ce qui fait dire au prophète Zacharie. *Et l'ange qui parlait en moi, me dit* : en disant que l'ange lui parlait, et néanmoins qu'il parlait en lui, il témoigne assez que celui qui lui adressait sa parole, n'était pas au dehors de lui par une présence corporelle. C'est pourquoi il dit un peu après : *et l'ange qui parlait en moi, sortit*. Aussi très souvent ne paraissent-ils point extérieurement, mais comme ce sont des esprits angéliques, ils impriment seulement la volonté de Dieu dans les puissances intérieures des prophètes; et en élevant ainsi leurs esprits aux connaissances célestes, ils leur font voir des choses à venir comme présentes dans leurs causes originales, et dans leurs principes. Car le coeur humain étant opprimé sous la pesanteur de la chair corruptible, trouve dans la masse terrestre de ce corps mortel, un grand obstacle qui l'empêche de pénétrer dans les choses intérieures et spirituelles; et il demeure comme couché au dehors par le poids qui l'accable; parce qu'il manque intérieurement de main favorable qui le puisse relever. C'est pour cela qu'ainsi que nous venons de le dire, les sens intérieurs des prophètes ont besoin du secours, de l'agilité, et de la vertu de ces esprit angéliques, pour exciter leurs âmes, et les relever de ce bas état de paresse et d'assoupissement où ils languissent; afin qu'étant pleines et animées de l'inspiration de l'esprit divin, elles puissent s'élever en haut, et voir de ce lieu éminent, comme du sommet de toutes les choses du monde, qui leur paraissent au dessous d'elles, celles qui doivent arriver.

Mais afin qu'on n'aille pas s'imaginer que le prophète Zacharie ait voulu marquer par cet ange qui parlait en lui, ni le Père, ni le Fils, ni le saint Esprit, il ne faut que considérer le texte de l'Écriture pour en être bien éclairci; puis qu'elle n'appelle jamais ange, ni le Père, ni le saint Esprit, ni le Fils même, sinon lors qu'elle annonce son Incarnation. Ainsi les paroles de Zacharie font voir clairement que c'était véritablement un ange; c'est à dire une créature qui parlait en lui. Car après avoir dit : *L'ange qui parlait en moi, sortit*, il ajoute incontinent : *Et un autre ange vient au devant de lui, et lui dit : Parlez à ce jeune homme, et lui dites : Jerusalem sera habitée sans murailles*. Cet ange qui fut envoyé à Zacharie n'était donc pas Dieu, puisqu'un autre ange lui dicta les paroles qu'il avait à dire à ce prophète. Mais comme les ministères des anges sont distingués par divers degrés en la présence de Dieu, en telle sorte que jouissant tous ensemble d'une commune félicité par la contemplation de leur Créateur, ils ne laissent pas d'être disposés, selon l'ordre de leurs

dignités, dans une parfaite subordination les uns aux autres; il est dit qu'un ange envoie un autre ange au prophète, et qu'il instruit et dirige celui-là même qu'il voit jouir avec une joie pareille à la sienne, de la vision béatifique; parce qu'il le surpasse, et en connaissance par une lumière plus élevée, et en pouvoir par une grâce plus excellente. Et voilà ce que nous avons à dire ici pour expliquer les différentes manières dont Dieu parle aux hommes.

Or il est incertain, quand Dieu a répondu ici à Job d'un tourbillon, s'il lui a parlé par lui-même, ou par l'entremise d'un de ses anges. Car un ange peut avoir ému l'air de telle sorte, qu'il aura fait entendre les paroles qui sont ici dites à Job. Et pendant aussi que l'ange aura extérieurement ému l'air dans ce tourbillon, Dieu peut avoir fait entendre intérieurement au cœur de Job, sans se servir de paroles, la vertu secrète des choses qu'il avait à lui apprendre; en sorte qu'il est à croire que tout ce discours que Dieu lui fit, ait été depuis exprimé par les paroles de Job, quoi qu'étant rempli de l'esprit divin, il les ait reçues sans le ministère d'aucunes paroles extérieures.

CHAPITRE 3

Que comme l'orgueil est une vraie folie, l'humilité est la vraie sagesse. Que cet orgueil, qui est proprement l'impureté de l'esprit, est encore plus pernicieuse et plus criminelle que l'impureté de la chair. Et que Dieu nous interroge en trois manières, savoir, ou en éprouvant notre patience par ses châtimens, ou en éprouvant notre obéissance par des commandemens contraires à nos inclinations, ou en éprouvant notre humilité par la connaissance de certaines choses qu'il cache aux esprits les plus éclairés.

Dieu dit donc à Job : *Qui est celui-ci qui mêle des sentences parmi des discours impertinents ?* Nous avons déjà dit ci-devant que cette interrogation : *Qui est celui-ci ?* est comme le premier reproche injurieux que Dieu fait au jeune Héliu. Car Héliu avait parlé avec une arrogance insupportable. Or l'on ne dit point : *Qui est celui-ci ?* sinon d'une personne qu'on ne connaît pas. Cependant en Dieu, savoir ou connaître, c'est approuver; ne connaître pas, c'est réprouver. D'où vient qu'il dira à la fin du monde aux réprouvés : *Je ne sais qui vous êtes. Retirez-vous de moi, vous tous qui vivez dans l'iniquité.* Que signifie donc cette demande que Dieu fait sur le sujet d'un présomptueux : *Qui est celui-ci ?* sinon je ne connais point les superbes, et je n'approuve point leur vie dans l'art divin de ma sagesse. Parce que les superbes se laissant emporter au vent des louanges humaines, ils demeurent vides et destitués de la vraie gloire de la récompense éternelle.

L'écriture parlant ici de sentences, ne marque pas quelles elle entend, mais il faut les croire bonnes, quoi qu'elles soient mêlées parmi des discours impertinents, parce qu'elles étaient dites avec des paroles vaines et présomptueuses. Car c'est le propre du vice d'impertinence, de ne savoir pas bien user de ce qui est bon; c'est à dire de faire servir un don du ciel, à l'appétit des louanges basses et terrestres. Et en effet, comme il arrive assez souvent que l'on dit mal ce qui est bon, et que l'on dit bien ce qui est mal. Aussi le présomptueux Héliu ne sut pas bien dire de bonnes choses; parce que ce ne fut pas avec un esprit d'humilité, qu'il dit pour la défense de Dieu des vérités humbles et excellentes. C'est pourquoi il est la vraie figure de tous ceux qui dans l'Eglise catholique recherchent la vaine gloire, et que s'estimant plus habiles que les autres sont justement repris d'impertinence par le jugement de Dieu. Parce qu'ainsi que parle l'Apôtre : *Si quelqu'un se flatte en ce qu'il pense savoir, il ne sait encore rien en la manière qu'on le doit savoir.*

Comme la première folie de l'ange apostat, a été sa vaine gloire, aussi la vraie sagesse de l'homme est l'humble estime qu'il a de lui-même; et quiconque abandonne cette vertu, quelque élévation d'esprit et de lumière qu'il puisse avoir, devient d'autant plus impertinent et plus fou, qu'il ne se reconnaît pas soi-même. Ainsi Héliu dit des sentences et des vérités excellentes, mais il les enveloppa en des discours impertinents; parce qu'il savait bien les grandes choses qu'il y avait à dire de Dieu, et cependant il les gâtait et les corrompait par cette folle présomption qu'il avoir conçue de lui-même.

Après avoir ainsi méprisé le jeune Héliu, Dieu adresse son discours à Job, et lui dit : *Ceignez vos reins ainsi qu'un homme.* L'écriture sainte a accoutumé d'appeler viros, hommes, ceux qui marchent à grands pas et avec vigueur dans la voie de Dieu, et non ceux qui y marchent mollement et avec faiblesse. Ce qui a fait dire à David : *Agissez avec une mâle vigueur, et avec un courage ferme et constant.* Et saint Paul dit : *Relevez vos mains qui sont languissantes, et fortifiez vos genoux qui sont affaiblis.* La Sagesse dit aussi dans les Proverbes : *Hommes, je crie à vous.*

Comme si elle disait plus clairement : Je parle à des hommes, et non à des femmes; parce que les esprits faibles et inconstants sont incapables de bien recevoir mes paroles. Ceindre ses reins, c'est réprimer, ou les mouvements d'impureté dans les actions, ou les désirs de la gloire dans la pensée. Car les reins nous marquent les plaisirs bas et charnels. D'où vient que notre Seigneur dit à ses prédicateurs dans l'Évangile : *Que vos reins soient ceints, et ayez toujours en vos mains des lampes ardentes*. Les reins figurent l'impudicité, et les lampes allumées, la clarté des bonnes oeuvres. De sorte que c'est comme si Jésus Christ leur disait en termes plus clairs : Réprimez premièrement tous les sentiments d'impureté en vous-même, et puis faites y paraître aux yeux des autres l'exemple des actions de vertu.

Mais pourquoi est-il dit à Job qui était si chaste, et après tant d'afflictions et de douleurs : *Ceignez vos reins ainsi qu'un homme*; sinon parce qu'il n'y a pas seulement une impudicité de la chair qui corrompt la chasteté, mais qu'il y en a une autre d'esprit qui fait qu'on se glorifie de la chasteté ? De sorte que c'est dire à Job, qu'après avoir surmonté l'impudicité de la chair, il doit réprimer celle de la vaine gloire, de crainte que tirant vanité de sa chasteté et de sa patience, il ne soit impudique devant Dieu, d'une manière d'autant plus pernicieuse, qu'il paraîtrait plus chaste et plus patient devant les hommes. C'est pourquoi Moïse dit fort bien : *Circoncisez votre coeur*; c'est à dire : Après avoir éteint l'impureté de votre corps, retranchez toute la corruption et l'inutilité de vos pensées.

Je vous interrogerai. Répondez-moi donc. Notre Créateur nous interroge d'ordinaire en trois manières : savoir quand il nous châtie par les fléaux qu'il nous envoie; et qu'ainsi il nous fait connaître ce que nous avons de patience, ou ce qui nous en manque; ou bien quand il nous commande des choses contraires à notre volonté; et qu'ainsi il nous apprend si nous sommes obéissants ou désobéissants à ses ordres; ou enfin quand en nous découvrant des connaissances, il nous en cache d'autres, pour nous montrer quelle est la mesure de l'humilité de notre esprit.

Dieu nous interroge par ses fléaux, quand il trouble par de rudes afflictions la tranquillité d'une âme qui lui est soumise, ainsi qu'il est arrivé au saint homme Job, qui après avoir été louée de la propre bouche de son juge, ne laisse pas d'en être sévèrement châtié, afin que sa patience parût avec d'autant plus d'éclat, qu'elle avait été plus rudement éprouvée.

Dieu nous interroge quelquefois, en nous commandant des choses dures et fâcheuses, ainsi qu'il fit à Abraham, en lui ordonnant de sortir de son pays, et d'aller en un lieu qui lui était inconnu de conduire à la mort son fils unique, et de lui immoler celui qu'il avait eu pour sa consolation dans l'extrémité de sa vieillesse. Aussi lorsque le Seigneur vit qu'il répondait si bien à son interrogation; c'est à dire qu'il obéissait à son commandement, il lui dit : *J'ai maintenant reconnu que vous craignez Dieu*; ou bien, ainsi qu'il est écrit ailleurs : *Votre Dieu vous tente pour savoir si vous l'aimez*. Car à l'égard de Dieu, nous tenter; c'est nous interroger par les commandements importants et difficiles qu'il nous fait; et c'est nous faire connaître à nous – mêmes notre obéissance.

Enfin Dieu nous interroge en nous découvrant de certaines choses, et en nous en cachant d'autres; selon ces paroles de David : *Ses paupières interrogent les enfants des hommes*. Car quand les paupières sont ouvertes, nous voyons les choses, et quand elles sont fermées, nous ne voyons rien. Que faut-il donc entendre par les paupières de Dieu, sinon ses jugements, qui sont fermés en quelque manière pour les hommes, et qui en une autre manière leur sont ouverts; afin que ceux qui ne se connaissent pas, viennent à se connaître eux mêmes; et que voyant qu'il y a de certaines choses qu'ils comprennent bien, et d'autres qu'ils ne peuvent jamais comprendre, ils tâtent et sondent secrètement leurs propres coeurs, pour savoir si l'obscurité des jugements de Dieu ne les choque point, et si la connaissance qu'ils en ont ne les enfle point de vaine gloire.

Saint Paul a été éprouvé par cette interrogation, lorsqu'après avoir reçu la sagesse intérieure, après que les portes du paradis lui ont été comme ouvertes; après être monté au troisième ciel; après les mystères que Dieu lui a enseignés de sa propre bouche, il dit : *Je ne pense pas avoir encore atteint où je tends*. Et ailleurs : *Je suis le moindre des apôtres, qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre*. Et dans la seconde Épître : *Non que nous soyons capables de nous-mêmes de former aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes; mais c'est Dieu qui nous en rend capables*. Ainsi ce grand apôtre a fort bien répondu à l'interrogation que Dieu lui a faite les paupières ouvertes; puisqu'ayant pénétré jusques dans les secrets du ciel, il ne laisse pas de demeurer ferme dans l'humilité de son coeur.

Il a aussi été interrogé de Dieu les paupières fermées, lors qu'il a examiné ses secrets jugements touchant la réprobation des juifs et la vocation des gentils, sans les pouvoir pénétrer. Mais il y a répondu le mieux du monde, lors que s'humiliant soi-même dans la vue de son

ignorance, il s'est écrié : *Ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies imperceptibles ! Car qui a connu les desseins de Dieu, et qui est entré dans le secret de ses conseils ? Voilà comment l'Apôtre étant interrogé de Dieu les paupières fermées; c'est à dire, par l'obscurité de ses mystères, lui répondit admirablement : puisque voyant qu'il ne pouvait s'ouvrir l'intelligence des secrets divins qu'il recherchait, il demeura comme à l'entrée de ce sanctuaire par une humble confession, et se contenta de louer au dehors ce qu'il ne pouvait voir au dedans.*

C'est pourquoi le bienheureux Job, après cette manière d'interrogation que Dieu lui fait par la rigueur des fléaux qu'il lui envoie, est ici éprouvé de nouveau par l'interrogation de ses paroles divines : afin qu'il considère les choses d'en-haut; que ne les pouvant comprendre, en soi-même; et qu'il reconnaisse qu'il n'est presque rien en comparaison des choses célestes. Dieu donc lui dit : *Je vous interrogerai, et vous me répondrez.* Comme s'il lui disait plus clairement : Je vous parle ici pour vous exciter à la considération des choses suprêmes; et en vous faisant voir que vous ne connaissez point ce qui est au dessus de vous, je vous fais d'autant mieux connaître à vous-même. Car vous me répondrez véritablement, lors que vous reconnaîtrez que vous ignorez ces choses.

CHAPITRE 4

Que l'obscurité de certains lieux de l'Ecriture nous doit porter à l'examiner avec plus de soin lors même qu'elle paraît claire. Que les saints apôtres ont été les fondements sur lesquels le saint Esprit a élevé l'édifice de son Eglise. Et que Dieu a prescrit des bornes à son étendue, selon la mesure de ses jugements secrets, soit à l'égard des coeurs en particulier, soit à l'égard des provinces entières; ce qui nous doit contenir dans l'humilité.

Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? Montrez le moi, si vous avez de l'intelligence ? Savez-vous qui en a réglé les mesures, ou qui a tendu le cordeau sur elle. Sur quoi les bases sont elles appuyées ? Il semble que l'Ecriture veuille ici décrire l'Histoire de la création du monde; mais il paraît qu'elle entend parler de la fondation de l'Eglise, par ces paroles qu'elle ajoute ensuite : *Où qui a posé la pierre de l'angle ?* Car cela n'ayant point été fait dans la création de la terre, il est visible que ces paroles ne signifient point cet ouvrage matériel. Et c'est pour cela que parmi des choses claires et intelligibles l'Ecriture en mêle quelquefois d'obscures, et qui enferment quelque contradiction, afin que cette contrariété apparente de paroles prises à la lettre, oblige le lecteur à en rechercher le sens mystique et spirituel. Et comme les choses claires servent d'ordinaire à nous faire entendre les choses obscures, il arrive aussi quelquefois, que les obscures nous obligent à rechercher avec plus de soin et de pénétration, celles qui d'abord nous paraissent claires.

Disons donc ici avec l'Ecriture : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ?* Il faut par ces fondements entendre les prédicateurs de l'Evangile, qui ayant été appelés les premiers par le Seigneur dans son Eglise, ont servi comme de fondements solides, sur lesquels tout son édifice spirituel a été depuis élevé. C'est pourquoi nous lisons dans l'Exode, qu'il était commandé au prêtre, lors qu'il entrait dans le tabernacle, de porter sur sa poitrine douze pierres précieuses; pour nous figurer que lorsque le souverain pontife de la loi nouvelle s'offrirait lui-même en sacrifice pour nous, il aurait au commencement douze prédicateurs de sa vérité, qui seraient forts et intrépides. Ainsi les saints apôtres ont servi de pierres précieuses par devant, c'est à dire, au commencement de l'Eglise, comme le premier ornement dont elle a été parée; et ont tenu lieu de fondement pour affermir ce grand édifice. Ce qui a fait dire à David, lors qu'il voyait par ses lumières prophétiques, que l'Eglise devait être établie et édifiée sur les âmes si saintes et si sublimes des apôtres : *Ses fondements sont posés sur les saintes montagnes.*

Quand au lieu du mot pluriel *de fondements*, il est parlé dans l'Ecriture, de fondement en singulier, il ne faut pas seulement entendre Jésus Christ, qui par sa puissance divine a solidement affermi nos coeurs faibles et chancelants, et dont saint Paul a dit : *Personne ne peut mettre d'autre fondement que celui qui est déjà mis, qui est Jésus Christ.* Car c'est le fondement des fondements, parce qu'il est l'origine et le premier principe de ceux qui commencent; et il est la force et la constance de ceux qui sont déjà forts, et qui s'avancent dans la voie de Dieu. Comme donc ceux qui ont porté le poids de nos péchés sont nos véritables fondements, de crainte que Job ne s'élevât de vanité dans la vue de sa force et de sa vertu. Dieu lui représente dans le commencement du discours qu'il lui fait ici, la sainteté des prédicateurs de son Evangile, afin

qu'en comparaison d'eux, il s'estimât d'autant plus vil et abject, qu'il les voyait dans l'avenir plus grands et plus admirables. Or Dieu en parle comme d'une chose passée; parce que tout ce qui se doit faire à l'avenir, est déjà fait intérieurement dans la prédestination divine. De sorte que quand Dieu dit à Job : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ?* c'est comme s'il lui disait plus clairement : *Considérez la vertu des saints qui ont été si forts et si grands, et sachez que j'en suis l'Auteur avant tous les siècles.* Ainsi quand vous voyez que ceux que j'ai produits dans le temps, sont si admirables, concluez de là avec quelle humilité vous devez être soumis à moi, qui sans être assujetti au temps, suis l'Auteur souverain de tant de grands et de merveilleux ouvrages.

Montrez le moi, si vous avez de l'intelligence. Si vous savez qui en a fait les mesures, ou qui a tendu le cordeau sur elle ? On se sert du cordeau pour le partage des terres, afin qu'étant bien tendu, on puisse garder une exacte justesse dans les dimensions que l'on en fait. Le Seigneur venant revêtu de chair dans son Eglise, a mesuré au cordeau toute la terre; c'est à dire, a prescrit des bornes et des limites à l'étendue de l'Eglise, selon les justes mesures de ses jugements secrets. Or il entendait le cordeau pour prendre ces mesures cachées sur la terre, lors que les prédicateurs de l'Evangile étaient envoyés par l'impulsion du saint Esprit vers certains pays, et qu'ils étaient empêchés d'aller en d'autres quand l'apôtre saint Paul ne voulait pas prêcher en Macédoine, un Macédonien lui apparut en songe, et lui dit : *Passez en Macédoine, et venez nous secourir.* Il est écrit au contraire, que dans un autre rencontre, les apôtres se disposant d'aller en Asie, l'esprit de Jésus ne leur permit pas. Lors donc que les prédicateurs de l'Evangile sont appelés en Macédoine, et sont repoussés d'Asie, c'est que le cordeau des mesures cachées de l'Eglise a été étendu d'un côté, et a été retiré de l'autre. Il a été étendu d'une part pour embrasser la Macédoine dans l'enceinte des dimensions de l'Eglise; et il a été retiré de l'autre pour laisser l'Asie hors de ses bornes; parce que ce pays était alors habité par des hommes qui ne devaient point être ramassés dans le sein de l'Eglise sainte; en sorte qu'après que ces misérables ont été perdus, selon qu'ils le méritaient, Dieu a bien voulu, par un mouvement de miséricorde, que les grandes provinces d'Asie aient été mises dans l'enceinte qu'il a prescrite à son Eglise.

Tous les élus sont renfermés dans ces mesures, et tous les réprouvés en sont exclus, quoi qu'ils paraissent être compris dans les limites de la foi. C'est pourquoi il est dit dans l'Apocalypse : *Laissez le parvis qui est au dehors du temple, et ne le mesurez pas.* Que signifie ce parvis, sinon la vaste largeur de la vie humaine ? Et ceux qui sont au dehors du temple, et qui sont marqués par ce parvis, ne doivent pas être mesurés; parce que le porte qui mène à la vraie vie est très étroite; et que les voies larges de la vie des réprouvés n'entrent point dans les mesures et dans la justesse des règles des élus de Dieu. Il tendait encore le cordeau spirituel de ses jugements secrets, lorsque répondant à un certain homme qui lui avait dit dans l'Evangile : *Maître, je vous suivrai en quelque lieu que vous alliez.* Il lui dit : *Les renards ont des tanières, et les oiseaux ont leurs nids et leurs retraites; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Notre Seigneur traçait encore ces mêmes mesures, quand un homme lui disant : *Seigneur, permettez que je m'en aille auparavant ensevelir mon père.* Il lui repartit : *Laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; mais pour vous, allez annoncer le royaume de Dieu.* En voilà un qui lui promet de le suivre, et il le rejette; et un autre qui ne demande qu'à se dégager, et il le retient. Pourquoi cela, si ce n'est parce que Dieu tendait le cordeau mystérieux de ses jugements sur les plus secrets espaces de ces deux coeurs; en telle sorte que ces mesures incompréhensibles, renfermant l'un avec miséricorde au dedans de ses dimensions, laissait sans injustice l'autre au dehors.

Mais comme il n'y a personne qui ignore, que c'est Dieu qui tend le cordeau de ces jugements cachés, pourquoi est-ce qu'il dit ici à Job : *Dites le moi, si vous avez de l'intelligence, si vous savez qui en a pris les mesures, ou qui a tendu le cordeau sur elle ?* Dieu ne lui fait-il point ces demandes pour lui remettre en la mémoire ce qu'il savait déjà bien, mais qu'il pouvait mettre en oubli, et pour lui faire penser avec plus d'application quel est le poids des secrets de son Créateur; et que la disposition du coeur de l'homme est dans sa main, et non dans les forces de l'homme même; afin que considérant qui est celui qui opère ces choses invisiblement, il ne donne rien à sa vertu propre; et que regardant avec crainte ces jugements si inconnus, il n'ose rien de lui-même; mais plutôt que regardant au dessus de lui ces mesures prises, et ces cordeaux tendus d'une manière incompréhensible, il s'affermisse d'autant plus dans cette humilité pleine de crainte, qu'il voit que tout dépend du pouvoir de celui qui fait ces mesures.

CHAPITRE 5

Comment les apôtres et les prophètes sont les bases sur lesquelles est appuyé tout l'édifice de l'Eglise. Et que la pierre de l'angle de ce bâtiment spirituel est Jésus Christ, qui a réuni en lui les nations les plus opposées, et les hommes aux anges.

Sur quoi ses bases sont-elles appuyées ? Qui sont les bases de cette terre, sinon les docteurs de l'Eglise ? Car les colonnes sont appuyées sur les bases, et tout le poids d'un édifice est porté sur les colonnes. C'est pourquoi les saints docteurs de l'Eglise sont fort bien figurés par des bases; puisqu'annonçant la vérité, et menant une vie conforme à ce qu'ils annoncent, ils soutiennent tout le fardeau de l'Eglise comme par la solidité et la gravité de leurs moeurs; qu'ils supportent de rudes tentations de la part des infidèles; et qu'ils font voir comme facile par l'exemple de leur bonne vie, tout ce qui paraît de plus difficile à pratiquer dans les préceptes divins aux yeux des fidèles. C'est pourquoi quand l'ancien tabernacle fut dressé comme la figure de l'Eglise, Dieu dit à Moïse : *Vous ferez quatre colonnes, et vous couvrirez ses bases d'argent.* Car l'argent marque l'éclat de la parole divine, selon qu'il est dit dans un psaume : *Les paroles du Seigneur sont pures et chastes.* C'est un argent éprouvé par le feu; et épuré au septième degré. Ces bases et couvertes d'argent soutiennent les quatre colonnes du tabernacle, pour nous signifier que les prédicateurs de l'Eglise étant ornés des paroles de vérité, portent les divins enseignements des quatre Evangélistes, et par leurs discours, et par leurs oeuvres.

Ces bases mystérieuses peuvent aussi figurer les prophètes, qui ayant les premiers parlé clairement de l'Incarnation de notre Seigneur ont été élevés comme des bases sur le fondement de l'Eglise, et soutiennent le poids de tout le reste de l'édifice qui a depuis été construit dessus. C'est pourquoi lorsque Dieu commanda à Moïse de dresser le tabernacle, il lui ordonna encore de faire fondre des bases d'argent pour soutenir les *ais* qui le composaient. Car que nous représentent ces *ais* qui regardaient les quatre parties du monde, sinon les apôtres qui se sont étendus de tous côtés pour annoncer l'Evangile ? Et que signifient ces pieds ou ses bases d'argent, sinon les prophètes, qui étant fermes et solides, soutiennent les planches que l'on dresse dessus; c'est à dire, instruisent par leurs paroles, et appuient par leur autorité la prédication et les actions des saints apôtres. On joignit deux de ces bases ensemble, pour soutenir chacune des planches; parce que lors que les prophètes s'accordent dans leurs prophéties de l'Incarnation du Médiateur, ils édifient beaucoup les prédicateurs qui viennent après eux, et ils les fortifient et les soutiennent fermement, lorsqu'il n'y a nulle contradiction dans leurs témoignages. Or ce n'est pas sans raison que ces bases qui signifient les prophètes, doivent être couvertes d'argent. Car l'argent conserve sa beauté et son éclat par l'usage, et lorsqu'on cesse de s'en servir, il se ternit et se noircit. Avant la venue du Médiateur les paroles des prophètes n'étaient presque point en usage, selon leur sens spirituel; et comme l'on n'y connaissait rien à cause de leur grande obscurité, il est vrai de dire qu'elles étaient comme toutes noires. Mais le Médiateur venant au monde, les a éclaircies à nos yeux, en les frottant, si l'on peut le dire ainsi, comme avec la main de son Incarnation, il leur a rendu tout l'éclat qui y était renfermé; et en expliquant leurs paroles par les choses mêmes qu'ils annonçaient, il a comme remis en usage les sens et l'intelligence des prophéties des anciens pères.

Ainsi, soit que par ces bases nous entendions les prophètes ou les saints docteurs qui les ont depuis suivis, l'on peut demander à Job avec l'Ecriture : *Sur qui ces bases sont-elles appuyées ?* Mais il faut répondre : sinon sur moi qui soutient toutes choses d'une manière admirable, et qui suis intérieurement la principale origine de tous les biens extérieurs qui se font dans le monde. Car celui qui s'attribue la bonté qui est en lui n'est point une base vraiment solide; parce que n'étant pas appuyé sur un fondement ferme et assuré, il s'affaisse et tombe enfin par sa pesanteur.

Mais après avoir dit beaucoup de choses de la construction du bâtiment spirituel de l'Eglise, on voudrait savoir qui est-ce qui lie ensemble les nations qui semblent être si opposées; c'est à dire, par quelle industrie les différentes parties de cet édifice sont-elles unies ensemble ? Voici comment Dieu parle au saint homme Job : *Ou qui a posé la pierre de l'angle ?* Personne n'ignore maintenant : par la miséricorde de Dieu, qui est celui que l'Ecriture appelle la pierre de l'angle, et chacun sait que c'est ce Médiateur, qui attirant à lui d'une part les juifs, et de l'autre les gentils, les joint en un même édifice comme deux murailles qui viennent de divers côtés. Et c'est de cette pierre mystérieuse dont saint Paul a dit : *Qui des deux différents peuples n'en a fait qu'un.*

Or cette pierre de l'angle n'a pas seulement servi de liaison aux choses inférieures, mais encore aux célestes, puis qu'elle n'a pas seulement rassemblé, en un seul peuple les Israélites et les autres nations du monde, mais les a encore toutes unies à la société des anges qui sont dans les cieux, selon ces paroles que ces bienheureux esprits dirent eux mêmes à la naissance du Rédempteur : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Or ils n'auraient pas offert à Dieu à la naissance du Roi du ciel, comme un grand présent, les joies de la paix, s'ils n'eussent pas auparavant été en discorde avec les hommes. David a aussi dit, parlant de cette pierre mystérieuse : *La pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée, a été mise à la tête de l'angle.*

Le Roy Jechonias, – que saint Matthieu, en décrivant la généalogie du Fils de Dieu, a nommé deux fois, – a été la figure de cette divine pierre. Car cet Evangeliste a mis ce roi, et à la fin de la seconde division, et au commencement de la troisième; d'autant qu'il fut transporté à Babylone avec le peuple d'Israël. De sorte qu'ayant passé d'un peuple à un autre, ce n'est pas sans raison qu'il est nommé deux fois, comme pour marquer les deux murailles, c'est à dire les deux peuples dont il avait fait partie; ayant figuré, comme par le retour de la ligne qu'il a formée par cette transmigration, la pierre de l'angle. Car lorsque l'ordre se détourne de la rectitude, pour s'écarter d'un côté ou d'autre, c'est comme une ligne droite qui en biaisant fait un angle. Le roi Jechonias a donc bien pu être nommé deux fois dans la généalogie de Jésus Christ puisqu'il a comme formé deux côtés ou deux murailles, en passant d'un peuple à un autre. C'est pourquoi il a aussi fait bien représenté la figure du Médiateur, qui tant né dans la Judée, et ayant ramassé la gentilité, a comme passé de Jerusalem en Babylone; et a su par l'art merveilleux de sa charité, rejoindre en lui-même tout le bâtiment de la foi, qui était auparavant si fort séparé par la disunion de la discorde.

CHAPITRE 6

Que pour se préserver de l'orgueil en s'avancant dans la vertu, il faut toujours conserver dans sa mémoire l'état auquel on a autrefois été. Que la vanité s'accroît peu à peu en nous, lorsqu'on n'a pas soin d'en étouffer les premiers sentiments. Que pour nous retenir dans l'humilité, Dieu en nous donnant des grâces que nous ne demandons pas, nous en refuse quelquefois de certaines que nous désirions obtenir, et qu'il donne à d'autres, afin que nous les puissions au moins en cela considérer comme meilleurs que nous. Et qu'à l'exemple de saint Pierre et de saint Paul, nous devons regarder les vertus que nous possédons, comme nous ayant aussi été communiquées pour l'utilité des autres, qui sont avec nous les membres d'un même corps.

Mais après avoir montré comment ces paroles figuraient l'Eglise, je serai bien aise de les reprendre ici pour les expliquer en peu de mots dans le sens moral. Car ce que le Seigneur a dit à Job, doit servir à nous mêmes; et nous comprendrons véritablement le sens de ces divines paroles, lorsque notre âme aura soin de s'y regarder pour bien connaître l'état où elle est. Dieu dit à ce saint homme : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ?* S'il est vrai que le pécheur ne soit que poussière, selon ces paroles d'un psaume : *Il n'en est pas de même des impies, mais ils ne font que comme la poussière que le vent emporte de dessus la surface de la terre;* rien n'empêche que par la terre, nous n'en tendions ici les âmes des justes, dont il est écrit : *Lors qu'une terre étant souvent abreuvée des eaux de la pluie qui y tombe, produit des herbages propres à ceux qui la cultivent, elle reçoit la bénédiction de Dieu.* Mais la foi est le fondement de cette terre; et ce fondement est jeté quand Dieu insinue dans le fond du coeur sa crainte, qui est la première cause de sa fermeté. Car lorsqu'un homme ne reçoit pas encore les vérités éternelles qu'on lui annonce, si la foi vient à lui être donnée, c'est comme le fondement que Dieu jette en lui, pour le rendre capable de recevoir le bâtiment des oeuvres qu'il y veut construire ensuite. Que si en croyant les choses éternelles, il ne les craint point; et si méprisant le jugement effroyable qui se doit faire un jour des hommes, il se plonge avec audace dans les péchés et de la chair et de l'esprit; lors qu'en cet état Dieu vient tout d'un coup à lui inspirer les sentiments d'une crainte salutaire pour l'avenir, c'est un fondement qu'il jette pour pouvoir bâtir dessus l'édifice d'une bonne vie.

Le fondement de cette bienheureuse crainte étant ainsi posé, quand l'on commence à élever le bâtiment des vertus, il est nécessaire que celui qui veut bien avancer ce solide ouvrage, mesure ses forces avec grande circonspection, afin que lorsqu'avec l'assistance de la grâce qui élève cet édifice spirituel, il commence à devenir grand, il fasse une continuelle réflexion sur ce

qu'il était auparavant; et que considérant avec humilité ce qu'il méritait dans l'état auquel Dieu l'a premièrement trouvé, il ne s'attribue aucune gloire de la vertu à laquelle la grâce le fait arriver. Aussi est-ce pour ce sujet que la voix de Dieu appelle ici Job en lui-même, et pour l'empêcher de tirer vanité de la vertu, elle lui remet devant les yeux sa vie passée, en lui demandant : *Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ?* comme si l'Écriture divine disait clairement au pécheur justifié : Ne vous attribuez pas à vous-même les vertus que vous ne tenez que de moi. Ne vous élevez pas contre moi pour les dons même que vous en avez reçus. Souvenez-vous où je vous ai trouvé, quand par ma crainte j'ai jeté en votre âme les premiers fondements de l'édifice de la piété. Et ainsi afin que je ne détruise pas ce bâtiment spirituel que j'ai commencé d'élever en vous, n'oubliez jamais l'état auquel vous avez été. En effet qui est-ce que la Vérité n'a point premièrement trouvé ou dans les crimes ou dans une vie peu réglée ? Mais après en avoir été retirés, nous nous conserverons dans l'état auquel nous sommes, si nous avons bien soin de penser à celui auquel nous avons été.

Quelquefois il se glisse dans les coeurs mêmes les plus vigilants un secret mouvement de vanité; et quoi que les pensées du bien qu'ils ont fait, qui leur passent dans l'esprit, les occupent peu d'abord, néanmoins comme elles se fortifient souvent dans la suite, à mesure qu'ils avancent dans la vertu, ils en viennent enfin jusqu'à ce point, que d'oublier entièrement toute leur faiblesse, et de perdre la mémoire des vices auxquels ils étaient sujets. C'est pourquoi Dieu tout-puissant voyant que les remèdes salutaires qu'il nous envoie, ne servent qu'à accroître nos maladies, met des mesures à nos progrès spirituels; en sorte qu'en nous donnant de certaines vertus que nous n'avons jamais recherchées, il nous en laisse chercher d'autres sans que nous les puissions acquérir. Et il en use ainsi, afin que notre âme voyant qu'elle ne peut obtenir ce qu'elle désire, reconnaisse que ce n'est pas d'elle-même qu'elle a ce qu'elle possède; que par les vertus qu'elle a déjà, elle considère celles qui lui manquent; et que par la considération de celles qu'il lui est utile de n'avoir pas, elle conserve humblement celles qu'elle a.

C'est pourquoi il est fort bien dit ensuite pour la conduite de l'âme juste, qui est figurée ici par la terre : *Montrez le moi, si vous avez de l'intelligence. Savez-vous qui en a réglé les mesures, ou qui a tendu le cordeau sur elle ?* Qui a réglé les mesures de cette terre, sinon celui qui en est le Créateur ? Et quel autre que lui-même donne par la secrète dispensation de ses jugements, à l'un le don de parler de Dieu dans une haute sagesse; à un autre, le don de parler aux hommes avec science; à un autre, le don d'une pleine foi; à un autre, la grâce de guérir les maladies; à un autre, le don de faire des miracles; à un autre, le don de prophétie; à un autre, le don du discernement des esprits; à un autre, le don de parler de diverses langues; et à un autre le don de les interpréter. Or Dieu distribue ces divers dons qui viennent d'un même esprit, avec un tel tempérament, que l'un aura le don de la sagesse, et manquera de la facilité de bien exprimer par ses paroles ce dont il aura la science, sans qu'il ait travaillé par ses études pour se l'acquérir. Un autre brillera de l'éclat de l'éloquence et cependant il ne sera point fondé dans la science et dans la sagesse; il s'expliquera admirablement sur tout ce qu'il aura appris; mais il ne s'élèvera jamais de lui-même à rien de grand et de sublime. Un autre commandera par la vertu de sa foi aux éléments; mais il n'aura pas reçu la grâce de guérir les maladies corporel. Un autre guérira les maladies par ses prières, et n'aura pas le pouvoir de procurer de la pluie aux terres arides qui en ont besoin. Un autre par la vertu des miracles que Dieu lui aura communiquée, rappellera même les morts à la vie, mais n'ayant pas le don de prophétie, il ignorera ce qui lui doit arriver. Un autre lira dans l'avenir, comme s'il lui était présent; mais il ne fait aucun miracle. Un autre jugera, avec un merveilleux discernement, des esprits des hommes par leurs actions; mais il ne sait qu'une seule langue. Un autre parlera diverses langues; mais il ne saura pas faire différence entre les esprits de ceux qui dans leurs actions paraissent semblables. Un autre interprétera avec lumière en une langue qu'il sait, le sens des paroles les plus obscures; et cependant il souffre avec patience la privation des autres talents qui lui manquent.

C'est ainsi que le Créateur et le souverain Dispensateur règle toutes choses, afin que ceux qui eussent pu s'élever pour les dons qu'ils ont, s'humilient dans la vue de ceux qu'ils n'ont pas. Et il modère les choses de telle sorte, qu'en élevant par ses grâces tous ceux auxquels il les communique, il met en même temps une espèce de subordination entre eux par la différence de ses dons, en obligeant souvent les uns à en considérer d'autres qui leur sont soumis, comme meilleurs qu'eux, à cause de quelque don particulier qu'ils ont reçu; et quoi qu'ils leur soient supérieurs en dignité et en vertu, ils sont néanmoins contraints d'avouer qu'ils leur sont inférieurs en certaines choses. Ce qui fait dire à saint Pierre : *Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il a reçu, comme étant de fidèles dispensateurs des différentes grâces de Dieu.* Car on administre fidèlement ces différentes grâces, quand l'on considère le don qu'on a reçu,

comme appartenant à celui même qui ne l'a pas; parce qu'on est persuadé qu'il n'a été donné qu'en faveur de celui à qui on le communique.

C'est aussi pour cela que saint Paul dit : *Servez-vous les uns les autres par la charité. Car la charité nous délivre du joug du péché, lors qu'elle nous soumet les uns aux autres par les services mutuels que nous nous rendons par cet esprit de dilection; lorsque nous considérons les biens que les autres ont, comme s'ils étaient à nous, et que nous employons les nôtres au service de nos frères, comme s'ils leur appartenaient. Et c'est ce qui fait encore dire à saint Paul : Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait : Puisque je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps, ne serait-il point pour cela du corps ? Et si l'oreille disait : Puis que je ne suis pas oeil, je ne suis pas du corps, ne serait-elle point pour cela du corps ? Si tout le corps était oeil, où serait l'ouïe ? Et s'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? Et un peu après : Que si tous les membres n'étaient qu'un seul membre, où serait le corps ? Mais il y a plusieurs membres, et tous ne sont qu'un seul corps.*

Et en effet l'Eglise sainte est le corps de ce chef suprême, et dans ce corps l'un est l'oeil, parce qu'il voit les plus hautes vérités; l'autre est la main, parce qu'il fait de bonnes oeuvres; l'autre est le pied, parce qu'il court à l'observation de ce que Dieu lui commande; l'autre est l'oreille, parce qu'il entend la voix des préceptes; l'autre est les narines, parce qu'il sait discerner la puanteur des méchants d'avec la bonne odeur des justes. Ainsi les fidèles en se servant mutuellement les uns les autres par les talents qu'ils ont reçus, comme les membres font entre eux, ne forment tous ensemble qu'un seul et un même corps; et quoi qu'ils se rendent différents offices, la charité qui les leur fait rendre ne souffre pas qu'il y ait rien de différent dans le tout et le composé qui les lie ensemble. Que s'ils ne faisaient tous qu'une seule chose, ils ne formeraient pas un corps qui doit être composé de plusieurs parties; et ce tout ne serait pas tel qu'il doit être, si la diversité de plusieurs membres ne concourait à le former.

Quand le Seigneur a reparti les dons de différentes vertus, aux saints membres de son Eglise, il est vrai de dire qu'il règle les mesures de la terre. D'où vient que saint Paul dit encore : *Selon la mesure de la foi que Dieu a départie à chacun de vous.* Et dans une autre Epître : *C'est de lui que tout le corps, dont les parties sont jointes et unies ensemble avec une si juste proportion, reçoit par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, l'accroissement, qu'il lui communique par l'efficace de son influence, selon la mesure qui est propre à chacun des membres; afin afin qu'il se forme ainsi et s'édifie par la charité.*

CHAPITRE 7

Que chacun se doit contenir avec humilité dans le don de grâce qu'il a reçu, de crainte que voulant passer au delà des bornes que Dieu lui a prescrites, et obtenir le don d'un autre il ne perde même celui qu'il avait reçus. Du juste tempérament qu'il faut garder, pour ne pas faire moins qu'on ne doit, en voulant éviter de faire plus qu'on ne peut: Et qu'on doit souvent préférer à ses propres sentiments l'avis des autres, à l'exemple de saint Pierre.

Comme l'auteur et le dispensateur de toutes choses donne des grâces à l'un qu'il refuse à l'autre, et en refuse à l'un qu'il accorde à l'autre, quiconque veut aller au delà du pouvoir et du don qui lui a été destiné, s'efforce d'outrepasser les mesures et les bornes qui lui ont été prescrites : Par exemple si celui qui a seulement reçu le don d'expliquer les difficultés qui se rencontrent sur les préceptes, tentait de faire quelque miracle; ou si celui qui a seulement reçu la vertu d'opérer des effets extraordinaires, voulait aussi pénétrer ce qu'il y a de plus obscur et de plus caché dans la loi de Dieu. Car celui qui ne prend pas garde à la mesure des bonnes dans les quelles il est renfermé, avance sans doute le pied dans le précipice; et il arrive souvent qu'il perd même le pouvoir qu'il avait en certaines choses, parce qu'il a voulu se porter avec trop d'audace à celle qu'il ne pouvait pas.

Or nous usons fort bien du ministère des membres de notre corps, lorsque nous conservons régulièrement à chacun d'eux les fonctions qui lui appartiennent. C'est par les yeux que nous voyons la lumière, et par les oreilles que nous entendons les sons. Que si quelqu'un en renversant un ordre si bien réglé, voulait ouvrir ses yeux aux sons, et ses oreilles à la lumière, ce serait en vain qu'il les appliquerait à ces usages. Si l'on voulait sentir les odeurs avec la bouche, et goûter les saveurs avec le nez, en pervertissant les fonctions de ces deux sens, on ne ferait que les troubler, et les rendre absolument inutiles. Car lorsqu'on ne les applique pas à leurs

usages propres et naturels, il arrive, et qu'ils ne servent plus à leurs fonctions, et qu'ils ne peuvent accomplir celles des autres.

Le Roi-Prophète marchait bien justement dans l'étendue des bornes et des mesures qu'il avait reçues de la grâce de son Dieu, lorsqu'il lui disait dans un psaume : *Je n'ai point marché dans les choses hautes et admirables, et qui étaient élevées au-dessus de moi.* Il eût marché de la sorte, s'il eût affecté d'aller au de là de ce qu'il pouvait. Car celui-là s'élève à ces choses admirables, qui s'efforce de paraître propre à celles qui sont au-dessus de sa portée. Saint Paul savait aussi fort bien se contenir dans les mesures et les bornes que Dieu lui avait prescrites, lors qu'il disait : Je n'oserais vous parler de ce que Jésus Christ n'a pas fait par moi.

Or l'on garde comme on doit la mesure que Dieu a prescrite, lors que l'on a soin de se mettre devant les yeux les vies des hommes spirituels; et c'est pour cela qu'il est dit ici ensuite : *Ou qui a tendu le cordeau sur elle ?* Le cordeau est tendu sur la terre; c'est-à-dire, sur chaque âme des élus, lorsque pour lui servir de règle dans la conduite de sa vie; on lui montre les exemples des anciens Peres; afin qu'elle y voie ce qu'elle doit pratiquer dans ses actions; et qu'en considérant les justes mesures que les saints ont exactement gardées dans leur conduite, elle ne tombe point dans la négligence à l'égard des moindres choses; et qu'elle ne se laisse point aussi emporter par orgueil au delà des grandes; qu'elle ne fasse pas moins, qu'elle ne doit, ni aussi qu'elle n'entreprenne rien au delà de ce qu'elle a reçu. De peur qu'agissant de la sorte, il n'arrive, ou qu'elle ne puisse parvenir jusqu'à la mesure qui lui a été marquée; ou que l'outrepassant elle ne tombe au delà des bornes prescrites où elle se trouvera. Car la porte qui mène à la vie est très étroite; et celui-là seul y entre, qui dans tout ce qu'il fait tient son âme comme en presse entre les soins continuels d'une exacte circonspection pour y arriver. Celui au contraire qui s'écarte avec toute liberté dans les larges espaces de ses propres volontés, se ferme l'entrée de la porte étroite.

Dieu tend donc le cordeau sur la terre, pour y conserver ses justes mesures; c'est à dire, qu'afin que nos moindres actions se perfectionnent et que les plus grandes se contiennent dans une juste modération. L'Ecriture sainte nous met devant les yeux les exemples des saints, et nous marque par ces excellents modèles, tout ce que nous avons à faire, et comment nous le devons pratiquer. Si quelqu'un appréhende, ou la perte de ses biens, ou les douleurs du corps, ou les menaces des grands du monde, et n'a pas le courage de défendre la vérité contre la violence de ceux qui l'attaquent il trouvera saint Pierre, qui le voyant pressé de cette crainte, lui montrera comme le cordeau de l'exemple de sa vie, pour le remettre dans le chemin de la vertu. Car ce grand apôtre considérant qu'après avoir été fouetté par l'ordre des princes des prêtres, ils ne le laissaient aller que pour empêcher, qu'il ne prêchât plus, il ne voulut jamais consentir à la défense qu'ils lui en firent; mais il leur repartit aussitôt avec une sainte hardiesse : *Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes.* Et un peu après : *Car nous ne pouvons pas nous empêcher de publier ce que nous avons vu et oui.* Alors celui qui auparavant se trouvait si faible dans la vue des dommages temporels qu'il appréhendait, considérant l'exemple d'un si grand courage, il suivra dorénavant, si l'on peut le dire ainsi, le cordeau que saint Pierre a tendu pour lui par ses paroles si généreuses; il ne craindra plus nulle adversité, et il méprisera toutes les puissances du siècle qui peuvent s'opposer à lui, jusqu'à exposer son corps à être déchiré par leurs plus cruelles persécutions.

Souvent il y en a parmi les fidèles qui préfèrent leur sentiment comme le meilleur, à celui des autres, et qui croient plutôt leur pensée que celle d'autrui. Ces personnes qui témoignent ainsi leur vertu et leur courage, en ne cédant point aux injustes raisons des autres, passent souvent au-delà des bornes et des mesures de leur devoir, lorsqu'ils refusent de recevoir les justes avis que d'autres leur donnent. Mais saint Pierre les rappelle dans l'étendue des mesures de ce cordeau mystérieux dont parle ici l'Ecriture lorsqu'après s'être opposé par la hardiesse de ses paroles, à l'autorité tyrannique des princes des prêtres, il reçut dans une autre occasion avec tant d'humilité, l'avis que saint Paul lui donna de ne point obliger les gentils qui venaient à la foi, de se faire circoncire. Car si d'une part il s'éleva contre les adversaires de la foi, il témoigna dans cette autre rencontre, qu'il n'avait nulle attache à sa propre opinion, dans les choses où on lui fait voir qu'elle n'était pas bien fondée. Ainsi tantôt il surpassait par son courage plein de liberté les puissances les plus superbes, et tantôt il montrait par son humilité accompagnée de douceur, l'obéissance que nous devons rendre à ceux mêmes de nos frères qui sont moindres que nous, lorsqu'ils ont raison dans les avis qu'il nous donnent; s'opposant de telle sorte aux autres par ses paroles, qu'il s'opposait aussi à lui même par les conseils qu'il recevait de la part des autres. C'est ainsi que Dieu tend son cordeau devant nos yeux par ses divers exemples d'autorité et d'humilité de ce grand apôtre qu'il nous représente afin que d'une part un excès de crainte n'empêche point notre âme de parvenir jusqu'à la mesure qui lui est prescrite, et que de l'autre un excès de présomption ne la fasse pas passer au delà.

Chapitre 8

Que comme tout bien n'est pas toujours bon à faire, il y a de bonnes actions qu'il est louable de ne point pratiquer en certaines occasions; pourvu qu'on en use ainsi par un motif de charité pour le prochain, et non par la crainte ou cupidité. Et que comme c'est de l'intention que dépend la bonté ou la malice des actions, et que c'est sur elle que Dieu nous jugera nous la devons examiner avec grand soin dans toutes nos oeuvres.

Après avoir dit comment il faut suivre l'alignement de ce mystérieux cordeau, pour ne pas passer de la crainte des hommes, à l'excès d'un vice contraire; il faut maintenant, expliquer comment dans une même vertu nous pouvons nous écarter de cette règle de discrétion, si nous ne savons pas bien prendre le temps auquel il la faut omettre. Car la même chose n'est pas vertu en tout temps, et le mérite des actions change souvent selon les diverses rencontres qui se présentent. D'où il arrive que comme c'est un bien de faire quelque chose en un temps, c'est encore un plus grand de ne la pas faire en un autre temps, et qu'il est quelque fois plus louable de nous abstenir d'une action, qu'il ne l'a été auparavant de la pratiquer. Et en effet si nous voyons que quelques actions dont la pratique nous est utile, mais dont l'omission ne saurait nous être mortelle, peuvent causer un dommage plus considérable à notre prochain, qu'elles ne nous causeraient de bien, nous devons sans doute renoncer à ce petit accroissement de vertu, plutôt que de blesser la foi de nos frères qui sont infirmes; de crainte que ce qui détruit par occasion dans leurs coeurs le fondement de toute vertu, ne cesse dans cette rencontre d'être à notre égard une vertu véritable.

Saint Paul a suivi admirablement cette règle aux yeux des hommes, lors qu'ayant défendu aux gentils qui venaient à la liberté de la foi, de se faire circonciure, il ne laisse pas néanmoins en passant à Listre et à Icone, de circonciure Timothée qui était né d'un pere gentil. Car voyant que s'il ne s'attachait à observer à la lettre les préceptes de l'ancienne loi, il allait exciter la fureur des juifs contre ceux-mêmes qui l'accompagnaient alors, il préféra cette considération à ses propres sentiments, et il évita sans blesser sa foi la cruelle persécution des juifs, qui était prête d'éclater sur ses compagnons, aussi bien que sur lui-même. Il fit en cette occasion ce que pour l'amour de la foi il avait défendu de faire en une autre; mais il fit servir à l'avantage de la foi même, ce qu'il semblait n'avoir pas fait selon la foi.

Souvent on perd une vertu pour la vouloir conserver avec trop d'indiscrétion, au lieu qu'on la conserve mieux en l'intermettant avec prudence. Et il ne faut pas s'étonner si nous pratiquons dans les choses spirituelles, ce que nous voyons qui se passe dans celles qui sont corporelles. L'on débande (par exemple) un arc dans les temps où l'on ne s'en sert point, afin de le mieux bander dans le temps auquel il peut servir plus utilement; parce que s'il demeurait toujours tendu, il perdrait sa force. Et de même que l'on conserve mieux une vertu en cessant quelque fois par discrétion de la pratiquer, afin qu'elle puisse ensuite avoir d'autant plus de force contre les vices, qu'on aura cessé par prudence de l'exercer durant quelque temps. Il est donc vrai que Dieu tend son cordeau sur la terre avec un art merveilleux, lors que faisant voir à chaque âme les exemples des anciens pères, il nous excite utilement à la pratique de la vertu; et quelque fois aussi il nous retient encore plus utilement, en voulant que nous cessions pour un temps de la pratiquer.

Mais lorsque l'on interrompt un peu l'exercice des bonnes oeuvres qui demandent quelque zèle, il faut considérer avec grande circonspection si ce n'est point plutôt par quelque sentiment de crainte, ou quelque mouvement d'ambition, que par la vue d'un bien commun qui en doit arriver, que nous cessons de pratiquer la vertu. Car ce ne serait plus alors servir à l'ordre de la conduite de Dieu, mais au péché. C'est pourquoi nous devons veiller avec grand soin, lorsque nous accomplissons quelque ministère, il nous oblige à interrompre la pratique de quelque vertu, et nous bien examiner avant toutes choses jusques à la plus profonde racine du coeur; de crainte que l'avarice ne nous fasse agir, ou que la crainte de quelque mal qui ne nous regarde que nous seuls, ne nous porte à nous ménager en cette rencontre; et qu'ainsi nos actions ne soient corrompues par le défaut d'une droite intention.

C'est pour cela que la vérité dit elle-même dans l'Evangile : *Votre oeil est la lampe de votre corps. Si votre oeil est simple, tout votre corps sera éclairé. Mais si votre oeil est impure mauvais tout votre corps sera ténébreux.* Que veut dire l'oeil, sinon l'intention du coeur qui prévient les oeuvres, et qui contemple ce qu'elle désire, avant que de s'y porter par ses actions ? Et que faut-il entendre ici par le corps, sinon chaque action qui suit l'intention, comme l'oeil qui l'éclaire et qui la conduit ? Ainsi l'oeil est la lumière du corps; parce que c'est par les rayons d'une droite

intention, que les mérites de nos actions brillent de lumière. Si donc l'oeil est simple, tout le corps sera éclairé; d'autant que si nous nous portons à quelque chose avec une intention simple et droite, notre action sera bonne encore qu'elle paraisse quelquefois défectueuse. Que si l'oeil est impur et mauvais, tout le corps sera ténébreux; puisque si l'intention est mauvaise; quoi que ce que l'on fait soit bon et éclate aux yeux des hommes, ce n'est toutefois que corruption et qu'obscurité, en la présence du souverain Juge, qui examine le fond du coeur. C'est pourquoi l'Évangile : ajoute encore : *Prenez donc garde que ce qui est lumière en vous, ne soit ténèbres. Car si votre lumière n'est que ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes.* C'est à dire que si les actions que nous regardons comme bonnes en elles-mêmes, sont obscurcies par une intention dépravée, combien sont grands les maux mêmes, que nous savons bien être des maux quand nous les faisons ? Et si nous ne voyons goutte dans les choses mêmes qu'il semble que nous éclairions le plus par la lumière de la circonspection, avec quel aveuglement nous précipitons nous dans celles où nous nous portons sans aucun discernement.

Il faut donc veiller avec grand soin sur notre intention dans toutes nos oeuvres, afin qu'en tout ce que nous désirons nous n'ayons en vue rien de temporel, et que nous nous donnions tout entiers à la solide pensée de l'éternité; de crainte que si nous bâtissons quelque chose hors le fondement de cette droite intention, tout notre édifice ne tombe par terre. C'est pourquoi il est dit ensuite dans notre texte : *Sur quoi ses bases sont elles appuyées ?* Les vraies bases des âmes, sont leurs intentions. Car de même qu'un bâtiment est appuyé sur des colonnes, et les colonnes sont posées sur leurs bases; aussi notre vie est soutenue par les vertus, et les vertus sont fondées sur les intentions de nos coeurs. Or comme il est écrit que personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a déjà été mis, qui est Jésus Christ; nos bases sont véritablement posées sur un solide fondement, lors que nos intentions sont fortement appuyées sur Jésus Christ même. Et c'est en vain que l'on élève de grands bâtiments sur ces bases, si elles ne sont pas elles-mêmes bien fondées; c'est à dire que les plus grandes actions de vertu que l'on fait sont bien vaines et bien inutiles, si l'intention de notre coeur s'écarte de la vue certaine de l'éternité, et si elle n'aspire point aux récompenses de la véritable vie. Autrement on bâtit des édifices qui viendront fondre, d'autant plus dangereusement sur nos têtes, que nous les élevons plus haut, sans qu'ils soient portés sur de solides fondements; parce que lorsqu'on n'a point en vue le prix de la vie éternelle, plus on s'élève en vertu, plus on tombe profondément dans l'abîme de la vaine gloire.

Il ne faut donc pas tant regarder à ce que soutiennent ces bases mystérieuses, qu'à ce qui les peut elles mêmes soutenir, puisque Dieu examine très exactement les coeurs des hommes, pour savoir non seulement ce qu'ils font, mais encore pourquoi ils le font. C'est pourquoi saint Paul voyant la sévérité du souverain juge, et la récompense des bonnes oeuvres, dit : *Qu'il rendra à chacun selon ses oeuvres*, en donnant la vie éternelle à ceux qui par leur patience dans les bonnes oeuvres, cherchent la gloire, l'honneur, et l'immortalité. Comme en nommant la patience dans les bonnes oeuvres, il avait voulu marquer tout l'édifice de la bonne vie, il découvre aussitôt avec beaucoup d'art, sur quoi ces bases étaient appuyées, en ajoutant : *à ceux qui cherchent la gloire, l'honneur, et l'immortalité.* Comme s'il disait plus clairement. Quoi qu'il y en ait qui fassent paraître de la patience dans les bonnes oeuvres, ils ne reçoivent pas toutefois la gloire et l'immortalité, s'ils n'ont soin d'appuyer les intentions de leurs coeurs, qui sont comme les bases de leurs actions, sur un ferme fondement : parce que Dieu n'habite point l'édifice d'une vie honnête et vertueuse à l'extérieur, lors qu'étant fondée hors de lui, il ne la soutient pas lui même. Comme donc les intentions de chaque âme élue doivent être appuyées sur l'espérance de l'éternité; c'est avec grande raison que Dieu dit ici en parlant de cette terre : *Sur quoi ses bases sont-elles appuyées ?* Comme s'il disait clairement : Elles ne peuvent être appuyées que sur moi; puis que tout ce qu'une âme bâtit sur moi comme sur son unique fondement, n'est nullement temporel, quoi qu'elle le fasse dans le temps.

CHAPITRE 9

Que le Christ a su allier ensemble la vie contemplative et la vie active en sa personne, afin de nous en donner l'exemple; et de la difficulté qu'ont les hommes d'exprimer dignement quelle est la reconnaissance qu'ils doivent aux bienfaits de Dieu.

Mais parce que nous sommes appuyés avec plus de fermeté sur ce fondement, lorsque nous observons la parole de Dieu, et dans ses préceptes extérieurs par nos actions, et dans nos

sens intérieurs par une plus vive intelligence, l'Écriture dit fort bien ensuite : *Ou qui a posé la pierre de l'angle ?* La pierre de l'angle est la double manière d'entendre les paroles de Dieu. Et Dieu pose en nous cette pierre d'intelligence, lorsque notre entendement étant dégagé des ténèbres de l'ignorance, jouit d'une heureuse liberté et devient capable, et d'agir par la pratique extérieure de la loi divine, et de la contempler par la vue intérieure et le sentiment du cœur.

Mais notre entendement n'eût jamais été capable de s'élever à cet état de perfection, si notre Créateur ne fût venu ici-bas se revêtir de notre nature. Or il est appelé la pierre de l'angle, pour deux raisons : l'une, parce qu'il a joint en lui deux différents peuples; et l'autre parce qu'il a donné en lui-même des exemples des deux vies, active et contemplative. Car il y a bien de la différence entre l'une et l'autre. Mais le Rédempteur les ayant exercées toutes deux dans la chair qu'il a prise en venant au monde, il les a parfaitement alliées en sa personne. Ainsi quand il a fait publiquement des miracles dans les villes, et qu'il a prié avec tant d'assiduité sur la montagne, il a donné à ses fidèles l'exemple, et de ne point négliger le soin du prochain pour l'amour de la contemplation, et de ne point abandonner la contemplation pour s'appliquer, uniquement au soin du prochain; mais de partager entre l'un et l'autre avec un si juste tempérament, que ni l'amour du prochain ne fasse point d'obstacle à l'amour de Dieu, ni l'amour de Dieu comme plus grand, n'étouffe point l'amour du prochain.

Comme donc le Médiateur de Dieu et des hommes a apparu aux cœurs des hommes incertains de ce qu'ils avoient à faire, pour leur apprendre, et par ses actions, comment il fallait agir dans les choses passagères, et par la contemplation, de qui toutes choses dépendaient; l'Écriture dit fort bien ici : *Ou qui a posé la pierre de l'angle ?* Comme si le Seigneur ajoutait : Si ce n'est moi, qui ayant engendré sans aucun temps mon Fils seul-engendré, l'ai montré aux hommes dans le temps pour les sauver; et pour leur faire connaître par la vie qu'il a menée sur la terre, que ces diverses manières de vie pouvaient s'accorder ensemble. Sur quoi il faut remarquer que Dieu s'est servi du mot de poser, et non pas d'une autre; parce que le Fils en recevant la nature humaine, est venu de haut en bas, c'est à dire du ciel en terre.

Comme les anges élus ont aussi eux-mêmes admiré l'Incarnation du Verbe divin, quoi qu'ils n'aient pas été rachetés par ce mystère ineffable, l'Écriture dit ensuite : *Quand les astres du matin me louaient tous ensemble.* La nature des esprits raisonnables ayant, – comme on le croit, – été créée la première selon le temps, c'est avec grande raison que les anges sont appelés astres du matin. Que s'il est ainsi, lorsque la terre était encore invisible et informe, et que les ténèbres couvraient l'abîme, ils ont prévenu par leur être plein de la lumière de la sagesse, le jour des siècles qui devait venir après eux. Et il ne faut pas négliger le mot de tous ensemble; parce que les astres du matin louent la puissance du Créateur avec les astres du soir : c'est à dire, les anges élus glorifient Dieu dans l'abondance de ses grâces, avec les hommes qu'il a rachetés sur la fin des siècles. Car les anges voulant exciter les hommes à la louange de leur Créateur, chantèrent à la naissance de la lumière de notre chair, cette hymne toute divine, dont nous avons ci-devant parlé:

Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Ils louent donc Dieu tous ensemble; parce qu'ils accordent leurs chants d'allégresse au sujet de notre rédemption. Ils le louent tous ensemble; parce que voyant que Dieu nous reçoit à lui, ils se réjouissent de ce que leur nombre se remplit. Peut-être sont-ils aussi appelés les astres du matin, d'autant qu'ils sont souvent envoyés aux hommes pour les exhorter; et que leur annonçant ce matin de l'éternité qui doit arriver, ils chassent de leurs cœurs les ténèbres de la vie présente.

Que si les anges louent la puissance de leur Créateur de ce qu'il rend les hommes bienheureux par la vue de sa lumière incompressible; nous-mêmes qui sommes rachetés, quoi que nous gémissions encore sous le pesant fardeau d'une vie mortelle, quelles louanges et quelles actions de grâces ne devons-nous point lui rendre de tant de bienfaits que nous avons reçus de sa bonté infinie ? Mais comment notre langue pourrait elle bien exprimer, ce que notre esprit n'est pas capable de bien comprendre ? C'est pourquoi il est dit ensuite : *et que tous les enfants de Dieu témoignent leur jubilation et leur allégresse.* L'Écriture appelle jubilation, ce transport de joie qui est si grand, que la langue ne peut exprimer ce que le cœur en ressent. Cependant ce sentiment de joie se manifeste au dehors par de certains mouvements que l'on ne peut dire; parce que celui qui sent cette joie incompréhensible, ne peut, ni la cacher absolument, ni la faire paraître dans toute son étendue. Que les anges donc qui contemplent déjà l'immensité de la divine lumière, le louent et le glorifient; et que les hommes dont les langues sont si bornées dans leurs expressions tant qu'ils vivent sur la terre, lui témoignent comme ils pourront leurs sentiments de jubilation. Or parce que Dieu voyait tout cela avec certitude dans l'avenir, il en parle plutôt comme de choses déjà faites, que comme de choses à faire.

CHAPITRE 10

Qu'encre que Dieu permette quelquefois, pour éprouver les fidèles qu'ils soient ébranlés par la tempête de la persécution, il sait y mettre des bornes afin qu'elle ne puisse pas les faire périr.

Mais que ferons nous, si pendant que les bons font retentir leurs cantiques de jubilation dans la vue du mystère de leur rédemption future, les méchants sont rongés d'envie. Si pendant que les élus s'avancent sans cesse dans la vertu, les réprouvés sont embrasés du feu de la rage et de la fureur; et s'ils persécutent le bien dès qu'ils le voient naître, parce qu'ils ne veulent pas l'imiter ? Mais parmi tout cela celui-même qui nous a rachetés, ne nous abandonne pas, selon ces paroles de l'Apôtre : *Dieu est fidèle, et ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; mais en permettant la tentation, il vous en fera sortir avec avantage, en sorte que vous pourrez la supporter.* Car notre Créateur sait bien que la tempête de la persécution s'élève contre nous, et quand il doit l'apaiser. Il sait quand il est à propos de réprimer pour notre bien, les maux dont il a permis que nous fussions attaqués pour nous éprouver, et il en use avec ce tempérament de miséricorde, afin que cet orage nous lave, mais ne nous abîme pas.

C'est pourquoi il est dit ensuite : *Qui a renfermé la mer comme avec des portes, quand elle faisait effort pour rompre ses digues, ainsi qu'un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère.* Que signifie la mer, sinon le siècle; et le ventre, sinon la conception des pensées charnelles. Car en ce lieu ce mot nous marque les pensées secrètes et malicieuses des hommes charnels. Aussi ce ventre dont il est ici parlé, ne conçoit pas une substance corporelle pour enfanter une créature; mais il conçoit une perniciose cause de douleur pour accomplir sa méchanceté. L'Écriture dit ailleurs de ce ventre du coeur des méchants : *Il a conçu la douleur, et il a enfanté l'iniquité.* C'est dans ce ventre du coeur que les réprouvés conçoivent, lors qu'ils pensent le mal; et c'est par ce même ventre qu'ils enfantent, lorsqu'ils accomplissent le mal qu'ils ont pensé

Ainsi la mer faisait effort, comme un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère, quand les flots des maux qui menaçaient l'Église sainte, et qui avaient été comme conçus de l'iniquité des pensées des hommes charnels, s'étaient élevés pour l'abîmer. Mais Dieu a mis comme des portes à cette mer orageuse pour la retenir, lorsqu'il a établi dans son Eglise de saints personnages, qui comme de fortes digues se sont opposés aux vagues enflées des persécuteurs; afin de réprimer l'impétuosité de leur rage par la vertu de leurs miracles, et le respect qu'inspirait leur sainteté. Car le Seigneur de l'humilité s'est servi d'eux pour élever cette même Eglise au dessus du monde et de ses princes terrestres; et par l'établissement de cette puissance spirituelle il a réprimé les mouvements impétueux de cette mer irritée.

Mais écoutons dans les paroles qui suivent ce qu'il a fait contre la fureur de cette mer : *Quand je la couvrais d'un nuage comme d'un vêtement, et que je l'enveloppais d'obscurité comme de langes dont on emmaillote un enfant.* Dieu revêt comme d'une nuée la mer émue, lorsque la cruauté des persécuteurs de son Eglise est comme couverte du voile obscur de leur malice. Car ayant les yeux couverts des ténèbres de leur infidélité, ils sont incapables de contempler la lumière de la vérité, et leur aveuglement ne leur permet pas de connaître les maux auxquels les porte l'impétuosité de leur fureur. *S'ils eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre, ils ne l'eussent jamais crucifié.* Cette nuée dont il est ici parlé, non seulement accable les infidèles qui sont hors de l'Eglise, mais aussi couvre de son obscurité ceux qui étant dans son sein y mènent une vie charnelle.

C'est pourquoi les saints qui sont touchés de la négligence des mauvais chrétiens, et qui prennent autant de part à ce que les autres souffrent, que s'ils le souffraient eux-mêmes, disent à Dieu dans leurs prières : *Vous avez interposé une nuée pour empêcher que leur prière ne pût passer.* Comme s'ils disaient en termes plus clairs : Vous mettez par un juste jugement, devant les yeux de notre âme qui est toute accoutumée aux voluptés de la terre, les fantômes des soins qui la troublent dans ses prières; et vous repoussez cette âme si justement aveuglée, et que vous n'ignorez pas être attachée à des désirs bas et terrestres, de la vue de votre brillante lumière; en sorte que lors qu'elle veut jeter ses regards sur vous, elle en est empêchée par le nuage épais des soins du monde qui l'offusque entièrement; et que comme l'application qu'elle a à ces pensées de la terre, est presque continuelle, parce qu'elle est toute volontaire; elle en souffre même l'importunité dans ses oraisons, quoi que ce soit alors contre son gré.

Comme Dieu, par l'ordre de sa conduite, retient la malice des persécuteurs de son Eglise, et les empêche d'exercer toute la cruauté qu'ils voudraient contre les saints, après avoir dit : *Quand je lui donnais un nuage pour son vêtement;* il ajoute : *et que je l'enveloppais d'obscurité*

ainsi que de langes dont on emmaillote un enfant. On enveloppe les pieds et les mains d'un enfant que l'on emmaillote, afin qu'il n'ait pas la liberté de se jeter d'un côté et d'autre. Or parce que les persécuteurs de l'Eglise, dont les coeurs sont continuellement agités d'inconstance et d'inquiétude, et qui s'abandonnent à tous les désirs du siècle, n'ont que des sentiments bas et puériles, et n'en ont jamais de grands et d'élevés; qu'ils sont couverts d'obscurité et de ténèbres, au lieu d'être éclairés par l'intelligence des jugements de Dieu; il est dit ici qu'ils sont emmaillotés comme des enfants, afin qu'ils ne puissent pas exercer leur cruauté autant qu'ils voudraient; et la divine providence les lie et retient leurs bras, pour les empêcher de se porter à tous les maux qu'ils méditent si légèrement, et qu'ils s'efforcent d'exécuter.

Je l'ai environné de mes bornes. Le Seigneur environne la mer de ses bornes, lorsqu'il modère la colère des persécuteurs de son Eglise par la disposition de ses jugements; et que les vagues de leur fureur se viennent rompre sur le rivage de sa providence, dont la conduite leur est inconnue. L'Ecriture continue : *J'y ai mis une barre et des portes, et lui ai dit : Vous viendrez jusques-là, et vous ne passerez pas plus avant; et vous briserez ici vos flots élevés.* Les portes signifient les prédicateurs de la vérité, et la barre figure le Fils de Dieu incarné, qui a opposé à l'impétuosité de cette mer irritée des portes d'autant plus fortes et plus capables de lui résister, qu'il a lui-même servi de barre pour l'affermir et la fortifier d'avantage. Ainsi ces portes étant si avantageusement garnies, ont bien pu être battues de ces flots émus, mais non pas brisées : parce qu'encore que les justes aient été frappés au dehors par la violence de la persécution, leurs coeurs n'ont jamais pu en être entamés. Or d'autant que les saints docteurs ont été comme ouverts à l'égard de ceux qui les ont suivis, et fermés à l'égard de ceux qui ont résisté à leurs paroles, ils peuvent à bon droit être appelés des portes qui sont toujours ouvertes pour les humbles, et fermées toujours pour les superbes, ils sont appelés des portes, parce qu'ils donnent entrée aux fidèles, et qu'ils la refusent aux incrédules.

Considérons quelle porte de l'Eglise a été saint Pierre, lui qui d'une part a reçu Corneille qui cherchait véritablement la foi, et a repoussé Simon qui voulait acheter les miracles avec de l'argent. Ainsi en disant à l'un : *J'ai reconnu qu'il est très véritable que Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes,* il lui a ouvert favorablement les secrets du ciel; et disant à l'autre : *Que votre argent périsse avec vous;* il lui a interdit l'entrée du palais céleste par l'arrêt d'une très sévère condamnation. Que sont aussi tous les autres apôtres, sinon des portes de l'Eglise sainte, lorsque le Seigneur leur dit ces paroles : *Recevez le saint Esprit. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Comme s'il leur disait en d'autres termes : Ceux en faveur desquels vous vous ouvrirez, viendront à moi; et ceux à qui vous vous fermerez, seront repoussés. Lors donc que la mer s'irrite, Dieu oppose à sa furie une barre et des portes pour l'arrêter; d'autant qu'il a relevé la gloire de son Fils seul-engendré, et l'honneur dû aux prédicateurs de sa vérité, lors que la tempête de la persécution soulevant des coeurs amers et infidèles, s'est étendue par tout le monde; et en faisant éclater les mystères de sa force et de sa puissance, il a brisé dans les impies les flots mutinés de leur rage et de leur fureur.

Or c'est avec grande raison qu'il est dit en core ici : *Vous viendrez jusqu'ici, et ne passerez pas plus outre.* Parce qu'il dépend de cette secrète mesure dont Dieu par sa providence règle toutes choses, de permettre quand il lui plaît à la tempête de la persécution, de s'élever dans le monde, et de s'apaiser aussi quand il le veut; de crainte que si elle n'agitait les élus, ils manquassent d'être exercés, ou que si elle était trop violente, elle ne les abîmât entièrement. Mais quand la connaissance de la foi s'étend jusqu'à ceux qui la persécutent, alors l'agitation de la mer s'apaise, et elle rompt là ses flots irrités; parce que ceux qui viennent à la vérité, rougissent de confusion pour tout le mal qu'ils ont fait. Quand une vague se brise contre quelque chose, elle se renverse sur elle-même; pour nous figurer que le mal qu'on a surmonté, est encore accusé dans notre coeur par notre pensée; et qu'ainsi il reçoit l'effet de la violence qu'il nous avait voulu faire; puisque notre coeur sent les pointes du repentir pour l'iniquité à laquelle il s'était abandonné. C'est pourquoi saint Paul dit aux Romains : *Quel fruit tiriez-vous donc alors de ces désordres, dont vous rougissez maintenant ?* Comme s'il disait : Pourquoi les vagues de votre iniquité se sont-elles élevées si haut, puisqu'étant comme brisées en vous-mêmes, ce qui vous avait si fort enflés étant pécheurs, vous est un sujet de confusion à présent que vous êtes convertis. C'est donc avec grand raison qu'il est dit ici : *Et là vous briserez vos flots irrités.*

Quant à ce que le mot de *portes* est ici répété une seconde fois, sur la fin de ce que Dieu dit de la mer, ce n'est que pour confirmer ce qui en avait déjà été dit, selon la manière ordinaire de l'Ecriture. Que si en ce lieu on doit entendre par la mer, non seulement la foule des persécuteurs de l'Eglise, mais généralement tout le siècle, Dieu aura opposé une seconde fois des portes à

l'impétuosité de cette mer, lorsqu'après avoir donné aux hommes les préceptes de sa loi, il leur a encore ensuite départi la grâce de son nouveau Testament. Il a opposé une seconde fois des portes pour arrêter l'impétuosité de cette mer; parce qu'après avoir réprimé par sa loi l'idolâtrie de ceux qu'il avait attirés à son véritable culte, il les a encore depuis retirés de l'intelligence charnelle de cette loi par la lumière de sa grâce qu'il a découverte. Il a donné une seconde fois des portes pour renfermer cette mer; parce qu'il a premièrement corrigé les hommes de leurs actions d'iniquité, et ils les a ensuite purifiés même des fautes de pensée.

Voyons comment le Seigneur a opposé à la furie de la mer, ses premières portes. Voici les paroles de sa loi : *Vous ne tuerez pas. vous ne commettrez point de fornication. Vous ne déroberez point. Vous ne direz point de faux témoignages.* Voyons maintenant quelles sont ces secondes portes qu'il a opposées à son impétuosité : Voici ce qu'il dit en son Evangile : *Vous avez oui, qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Mais moi je vous dis que quiconque regardera une femme avec un mauvais désir pour elle a déjà commis l'adultère dans son coeur.* Et un peu après : *Vous avez oui qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis; faites du bien à ceux qui vous haïssent.*

Il est donc vrai de dire que celui qui a premièrement défendu les péchés d'action, et ensuite purifié les fautes du coeur, a renfermé la mer orageuse de l'âme par de doubles portes, pour empêcher qu'elle ne sortît des bords de la vérité et de la justice.

CHAPITRE 11

Avec quelle douceur et quelle sagesse Dieu a conduit peu-à-peu les Israélites à l'observation de sa loi.

Après avoir dit : *Qui a mis des portes pour en fermer la mer.* Dieu en marque ensuite le temps par ces paroles : *Quand elle faisait effort pour rompre ses digues, comme un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère.* C'est à dire, qu'il a imposé aux hommes les préceptes de sa loi, quand le siècle ne faisant encore que de naître sortait comme de sa source, pour commencer le cours d'une vie charnelle. Car sortir du ventre de sa mère, ne signifie ici autre chose, que de paraître selon la chair au jour de la gloire de ce monde. Et le Seigneur dit fort bien ensuite : *Quand je la couvrais d'un nuage comme d'un vêtement.* Car Dieu en ces premiers temps ne s'es pas manifesté clairement aux hommes : mais quand il les a retirés de l'erreur et de l'infidélité, et que néanmoins il ne leur a pas encore fait voir le brillant éclat de sa lumière il est vrai de dire qu'il les a fait sortir des ténèbres, mais qu'il les a encore tenu couverts comme d'un nuage; en sorte qu'abandonnant les actions de leur iniquité passées, ils ne découvraient pas néanmoins encore bien certainement les biens à venir.

Or ce n'est pas sans raison que l'Ecriture ajoute ensuite : *et que je la couvrais d'obscurité, comme ont emmaillote un enfant.* Car quand Dieu a instruit ces peuples rudes et grossiers, en leur faisant annoncer les vérités spirituelles d'une manière encore obscure, et qu'il les a obligés par des expressions figurées à l'observation de ses préceptes selon la lettre, on peut dire qu'il a enveloppé des hommes sages de l'obscurité de ses paroles, comme des langes dont on emmaillote un enfant; afin qu'étant ainsi liés par ces commandements grossiers et charnels, ils pussent croître sans se précipiter dans les voluptés par une liberté pernicieuse. Et comme ce n'a pas été la charité, mais la crainte qui les a attachés aux voies de la justice, Dieu par cette conduite sévère les a comme liés et tenus au cordon pour les élever. Ainsi ce peuple faible et infirme a souffert malgré lui que le Seigneur le liât comme avec les langes de ses préceptes, pour le faire fortifier et le conduire par cette voie dure à un état plus parfait, afin qu'après avoir été corrigé du péché par la crainte, il pût ensuite parvenir par un ordre bien réglé à la liberté de l'esprit.

Le Seigneur blâme lui-même en quelque manière ces langes d'enfant, dont il avait comme enveloppé ceux qui commençaient à entrer dans ses voies, en disant par la bouche d'un prophète : *Je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons;* parce que comme les maux cessent en quelque sorte d'être tels, qu'on les compare avec de plus grands; de même les biens ne sont presque plus de vrais biens, lors qu'on les compare à d'autres biens qui sont encore plus grands et plus excellents. Et comme ce même prophète en parlant de Sodome et de Samarie dit à la Judée qui était bien plus corrompue : *Vous avez justifiée vos soeurs par toutes les abominations que vous avez faites.* Ainsi les commandements du Nouveau Testament qui ont suivi

ceux de l'Ancien, étant incomparablement meilleurs et plus excellents, le prophète parle des préceptes bons en eux-mêmes, qui avaient été donnés à ces peuples rudes et grossiers de la vieille loi, comme s'ils n'étaient pas bons.

Les âmes attachées par un long usage à la coutume d'une vie charnelle, ne peuvent pas facilement être dégagées des choses basses et terrestres, si on ne les conduit comme par degrés pour les faire avancer peu à peu dans les voies d'une vie nouvelle. C'est pourquoi le Seigneur usant avec le peuple d'Israël, lors qu'il était encore en Egypte, d'une conduite douce et modérée, semble condescendre à leur convoitise, secrète en leur ordonnant d'enlever les vases d'or et d'argent de leurs voisins. Cependant ils ne furent pas plutôt arrivés à la montagne de Sinai, que la loi qu'ils y reçurent, leur défendait de désirer le bien de leur prochain. C'est encore pour cela qu'il leur est commandé dans la même loi, d'exiger un oeil pour un oeil, et une dent pour une dent. Mais lorsque la grâce a été révélée aux hommes, il leur est ordonné, lorsqu'ils sont frappés sur une joue, de tendre l'autre. Car comme la colère pousse toujours la vengeance au delà de l'offense, apprenant premièrement à ce peuple grossier de ne pas rendre plus de mal qu'ils n'en auraient reçu, on les instruit peu à peu, pour les conduire enfin à cette haute perfection, de souffrir toutes sortes de maux volontairement, et sans se venger en quel que manière que ce puisse être.

Ce fut encore pour la même raison, que Dieu défendit à ce même peuple rude et grossier l'usage de certaines choses, et qu'il lui en laissa d'autres dont il avait accoutumé d'user, en les faisant servir à la signification d'une vie meilleure et plus excellente. Car les Israélites immolaient en Egypte des bêtes aux idoles. Et Dieu en leur défendant le culte des idoles, leur laissa l'immolation des mêmes animaux pour leurs sacrifices, afin de les consoler dans ce retranchement d'une partie des choses dont ils avaient coutume de se servir, par l'usage qu'il leur permettait du reste. Mais par un ordre admirable de sa divine conduite, il a encore plus excellemment fait servir à la signification des choses spirituelles, ce qu'il a permis à ce peuple de garder de ses anciennes coutumes. Et en effet que signifiaient tous ces sacrifices d'animaux, sinon la mort du Fils seul-engendré de Dieu, et l'extinction de notre vie charnelle et terrestre. Ainsi en condescendant en quelque sorte à la faiblesse de ce peuple rude et grossier, il le porte et l'élève par les images obscures des allégories à l'intelligence des choses spirituelles. De sorte qu'il est vrai de dire que Dieu a enveloppé d'obscurité cet ancien peuple, comme de langes dont on emmaillote un enfant; puis qu'en supportant les faiblesses et les infirmités de son enfance, il l'a élevé, comme une sublime nuée à la signification des vérités célestes et divines.

Dieu ayant aussi comme arrêté l'égarément des esprits de ce même peuple, par les bornes des préceptes qu'il lui a donnés, il dit fort bien ensuite : *et je l'ai environné de mes bornes*. Et comme il a encore réprimé ses mouvements déréglés par l'envoi du Médiateur, il ajoute admirablement : *J'y ai mis une barre et des portes*. Car ayant envoyé notre Sauveur pour détruire les effets du péché, il a établi avec fermeté la prédication de la vie nouvelle. On fortifie une porte que l'on a fermée, avec des barres. Ainsi Dieu a mis une barre à cette porte mystérieuse, lorsque pour s'opposer aux mouvements impétueux des vices charnels qui régnaient parmi les hommes, il a envoyé son Fils seul-engendré qui a affermi par ses actions les préceptes spirituels qu'il avait enseignés par ses paroles.

Et Dieu dit fort bien ensuite : *Vous viendrez jusques-là, et vous ne passerez pas plus outre, et vous y briserez l'impétuosité de vos flots émus*. Cette mer impétueuse avait rompu ses premières digues, lorsque l'enflure de l'orgueil de l'esprit humain avait passé pardessus les bornes de la loi que Dieu lui avait prescrites. Mais le Fils seul-engendré de Dieu étant venu s'opposer au monde, a brisé l'impétuosité de son orgueil, et l'a empêché d'aller plus avant, en fermant par sa vertu et sa fermeté toutes les voies à la violence de son emportement et de sa furie. Ce qui a fait dire au Roi-Prophète : *La mer l'a vue, et elle s'est retirée*.

L'on peut encore par ces portes entendre les souffrances du Fils de Dieu, auxquelles il a mis secrètement comme une barre, parce qu'il les a soutenues et fortifiées par la vertu invisible de sa divinité. Les flots du monde viennent frapper contre ces souffrances; mais ils rejaillissent en se brisant; d'autant que les superbes les méprisent lorsqu'ils ne font que les voir; mais ils les craignent, lorsqu'ils en éprouvent la vertu et la puissance. Et en effet les hommes qui s'étaient d'abord moqués des souffrances de Jésus Christ les ont ensuite considérées avec étonnement et avec crainte. Ils sont venus frapper contre ces portes pour les enfoncer, ainsi qu'une mer furieuse contre ses digues; mais y étant venus avec orgueil, ils y ont inutilement brisé leurs forces, et s'en sont retirés tout froissés et tout abattus.

CHAPITRE 12

Qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse soutenir nos coeurs contre les efforts des tentations, premièrement par sa crainte, et puis par sa charité, sans laquelle il ne peut y avoir en nous aucun bien solide. Et comment Dieu nous fait résister au vice par les vertus contraires qu'il nous inspire.

Comme tout ce discours que Dieu fait ici à Job n'a pour but que de réprimer la vaine gloire, que tant de vertus qu'il possédait pouvaient faire élever dans son coeur; et d'empêcher qu'il n'attribuât à ses propres forces cette fermeté et cette perfection qu'il ressentait en son âme, nous pourrions avoir part à l'édification que ce saint homme en reçut, si l'examinant avec soin, nous l'expliquons ici dans le sens moral.

Qui a renfermé la mer comme avec des portes ? La mer signifie l'homme qui est troublé par la colère, amer par la discorde, enflé par l'orgueil, obscur par la tromperie et la malice; et quiconque examine toutes les tentations cachées qui agitent sans cesse son âme, reconnaîtra combien cette mer est violente et impétueuse. Car je veux bien que nous ayons déjà abandonné l'iniquité, que nous nous soyons déjà élevés aux désirs de la vertu, et que nous ayons absolument retranché à l'extérieur toutes les oeuvres du péché. Mais nous sommes toujours agités par cette furieuse tempête de notre vie ancienne, qui nous fatigue dès notre naissance; et qui serait capable, si elle n'était retenue par les fortes digues de la crainte du jugement sévère de Dieu, et des tourments éternels, de renverser de fond en comble tout l'édifice spirituel de nos bonnes oeuvres. Car si cette agitation intérieure des suggestions du péché, se faisait jour au dehors par un consentement criminel, il est sans doute que tout cet édifice de la bonne vie tomberait par terre.

Ayant été conçus dans l'iniquité, et enfantés dans le péché, nous avons apporté avec nous en ce monde par la corruption de notre nature une guerre continuelle, dans laquelle nous ne pouvons être victorieux qu'avec grand travail. C'est pourquoi l'Ecriture ajoute ici en parlant de cette mer : *Quand elle faisait effort pour rompre ses digues, comme un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère.* Ce ventre figure la naissance des mauvaises pensées, dont le Seigneur dit par la bouche de Moïse : *Les sentiments et les pensées de l'homme sont portés au mal dès sa première jeunesse.* Le mal de cette corruption qui dès le commencement de notre vie a pris naissance en nous, et s'est élevée du fond de nos désirs charnels, fait paraître ses effets dans la suite d'un âge plus avancé; de sorte que si la crainte de Dieu ne le réprime de bonne heure, le péché dévore et détruit bientôt tout le bien que le Créateur avait mis dans toute notre nature.

Que personne donc ne s'attribue à lui-même la victoire de ses tentations, puisque la vérité dit ici : *Qui a renfermée la mer comme avec des portes, quand elle faisait effort pour rompre ses digues, comme un enfant qui veut sortir du ventre de sa mère ?* Car si Dieu ne retenait par sa grâce dès les premières pensées qui naissent dans notre coeur, l'effort des tempêtes, qui l'agitent, les tentations violentes de cette mer furieuse auraient sans doute inondé toute la terre de notre âme, en sorte qu'étant abreuvée de ses flots salés, elle serait desséchée et devenue stérile; c'est à dire qu'étant pénétrée des plaisirs charnels et terrestres, elle se corromprait, et se perdrait entièrement. Il n'y a donc que Dieu seul qui puisse renfermer la mer comme avec des portes, en opposant aux mouvements dépravés du coeur les digues de la crainte qu'il lui inspire.

Puis donc que nous sommes heureusement empêchés de suivre les choses visibles, et qu'on nous interdit les plaisirs corporels et sensuels il faut élever nos regards sur les biens qui sont invisibles, et nous efforcer de découvrir les choses qu'on nous ordonne de suivre. Mais que faisons nous, misérables que nous sommes ? Ces biens ne peuvent être vus maintenant des yeux faibles comme les nôtres. Nous sommes invités à les aimer, et néanmoins nous sommes privés de leur vue; puisqu'encore que nous en entrevoyons quelque peu de chose, et comme à la dérobée, cette vue est encore très obscure et très incertaine. Et c'est pour cela qu'il est dit ensuite : *Quand je la couvrais d'un nuage, ainsi que d'un vêtement; et que je l'environnais d'obscurité, ainsi qu'on emmaillote un enfant.* Cette mer orageuse, c'est à dire notre coeur flottant dans ses diverses pensées, est comme revêtu d'un nuage; parce qu'il est tout obscurci par la confusion des soins et des inquiétudes qui l'agitent, et qui lui empêchent de voir clairement le repos intérieur et éternel. Cette mer est encore enveloppée d'obscurité, comme un enfant de ses langes, d'autant que notre coeur est empêché par les liens de sa faiblesse de contempler les choses célestes.

C'était de cette obscurité dont saint Paul était enveloppé, ainsi qu'un petit enfant de ses langes, lors qu'il disait : *Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir et en des énigmes; mais alors nous verrons Dieu face à face. Je ne connais maintenant Dieu qu'imparfaitement; mais*

alors je le connaîtrai ainsi que je suis moi-même connu de lui. Et en effet, si ce grand porte ne se fût regardé comme un enfant, à l'égard de la contemplation des choses du ciel, il n'aurait pas auparavant sur ce sujet parlé de son âge, disant : *Quand j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant.* Nous arriverons donc à la force et à la perfection de notre âge, lorsque nous verrons avec des regards fixes et assurés la vraie vie à laquelle nous tendons; mais maintenant que nos yeux intérieurs sont éblouis par la lumière céleste, comme étant trop faibles pour en supporter l'éclat; on peut dire que notre âme est enveloppée de ténèbres, ainsi qu'un enfant de ses langes.

Le Seigneur dit ensuite : *Je l'ai environné de mes bornes.* Dieu environne de ses bornes cette mer, lorsque notre âme étant encore agitée par les soins et par les peines de la corruption de notre nature, il l'humilie et la retient dans la mesure d'un certain degré de contemplation et de lumière, au dessus duquel il ne lui est pas permis de s'élever, quoi qu'elle le désirât avec ardeur. Ou bien Dieu environne de ses bornes cette mer, lorsque par une communication secrète de ses grâces, il tempère dans notre coeur l'enflure pernicieuse des tentations, en faisant en sorte ou que les suggestions du péché ne puissent attirer notre complaisance, ou qu'une complaisance et une délectation dépravée ne nous pousse pas jusqu'au consentement. C'est donc celui qui considérant les mouvements illicites de notre coeur, empêche les uns d'en venir jusqu'à un parfait consentement, et réprime dans les autres jusques aux premières délectations du péché qui prescrit des bornes à cette mer impétueuse, en sorte qu'elle ne passe pas jusqu'aux actions criminelles, et que les vagues des tentations qui l'agitent, se brisent en murmurant, dans le sein de l'âme.

Et comme on résiste puissamment à ses efforts, lorsqu'on s'y oppose par l'amour de Dieu et par les vertus qu'il nous a inspirées, il ajoute fort bien ici : *J'y ai mis une barre et des portes, et j'ai dit : Vous ne viendrez pas jusques-là, et ne passerez pas plus avant, et vous briserez ici vos flots agités.* Qu'entendons-nous dans le sens moral par ces portes, sinon les vertus; et par cette barre, sinon la force de la charité. Et cette mer irritée rompt toutes ses portes, c'est à dire les opérations de la vertu, si la charité qui s'oppose secrètement à sa violence, ne retient les vertus dans l'âme. Car les tentations violentes qui l'attaquent, y détruisent facilement tout le bien des vertus qui s'y rencontrent, si la charité y étant profondément enracinée, ne l'affermir solidement.

C'est pourquoi saint Paul ayant opposé dans ses prédications les portes et les digues de quelques vertus à la mer des tentations, y ajoute encore la force de cette barre, dont l'Écriture parle ici en disant : *Surtout revêtez-vous de la charité, qui est le lien de perfection.* La charité est appelée le lien de perfection, parce que c'est proprement elle qui lie et affermit de telle sorte en nous tout le bien que nous faisons, qu'il y demeure et ne périt point. Et en effet nos bonnes oeuvres sont bientôt enlevées de notre âme par le tentateur, si elles ne s'y sont attachées par la charité. Mais quand l'âme se trouvant étroitement serrée par les liens de l'amour de Dieu et du prochain, vient à être pressée par des mouvements de tentation à commettre quelque iniquité et quelque injustice, alors cette dilection s'oppose comme une forte digue contre l'impétuosité de ces mouvements illicites, et brise tous les efforts des ondes mutinées des suggestions, par la fermeté des portes et des barres du divin amour.

Comme donc le Seigneur réprime, par la force de la charité qu'il nous inspire, les vices qui naissent dans notre coeur, il est vrai de dire qu'il apaise l'impétuosité d'une mer émue, par les fortes digues dont il la resserre. Peut-être que la colère s'irrite secrètement dans notre coeur; mais pour ne point perdre le bonheur du repos du ciel, on retient l'emportement de sa langue, et on l'empêche de faire éclater par des paroles le bruit confus qui le trouble intérieurement. Peut-être que l'impudicité s'allume dans le secret de nos pensées; mais notre âme craignant de perdre la céleste pureté, châtie le corps qui pourrait servir à l'accomplissement de ses voluptés, afin que la corruption intérieure ne passe pas jusques à ses membres extérieurs. Peut-être que l'avarice nous pique de son dangereux aiguillon; mais notre âme craignant d'être exclue du royaume céleste, se renferme dans les bornes de la modération, et se contente de ses propres biens, afin de ne point se porter à des actions mauvaises; et que les agitations intérieures de la convoitise, ne passent point jusques à des emportements extérieurs, pour acquérir de grandes richesses. Peut-être que l'orgueil nous enfle; mais notre âme craignant de perdre la véritable élévation, considère qu'elle n'est que cendre et poussière, et réprime par l'humilité, ces sentiments d'une fausse grandeur qu'elle a conçus. Et ainsi cette âme combattra courageusement pour empêcher que ce qu'elle souffre au dedans par la suggestion de ses mauvaises pensées, n'éclate au dehors par ses actions.

De sorte que c'est avec beaucoup de raison qu'il est dit ici : *J'y ai mis une barre et des portes, et lui ai dit : Vous ne viendrez que jusques ici, et vous ne passerez pas plus outre : et là*

vous briserez l'impétuosité de vos flots. Parce que chacun des élus qui étant tenté résiste au mal que le vice lui inspire, est comme une mer renfermée de fortes digues. Et quoi que cette mer orageuse batte sans cesse notre âme, comme par les vagues émues des pensées mauvaises, elle ne peut néanmoins passer au delà des bornes de bien vivre qui lui sont prescrites. Il est bien vrai qu'elle s'enfle et qu'elle s'élève avec effort; mais se brisant contre l'immobilité d'une fixe résolution du coeur à lui résister, elle se rompt vainement et retombe sur elle même sans aucun effet.

Ainsi de crainte que le bienheureux Job ne s'attribuât la gloire de résister fortement aux tempêtes, dont son coeur était attaqué, Dieu lui dit ici : *Qui a renfermé la mer comme avec des portes, quand elle faisait effort, ainsi qu'un enfant qui sort du ventre de sa mère,* et le reste. Comme s'il lui eût dit plus clairement : C'est en vain que vous vous regardez au dehors comme tout brillant de bonnes oeuvres, si vous ne me considérez comme réprimant au dedans de votre âme les flots irrités des tentations. Car si vous pouvez résister à la violence de ces flots par vos bonnes actions, c'est par la seule vertu de ma grâce, qui brise au fond de votre coeur les efforts des tentations qui l'attaquent.

